

Contes populaires coréens



Histoire des trois frères

Contes populaires coréens

Histoire des trois frères

Kim Chung Il

Editions en langues étrangères

Pyongyang, Corée

1993

Avant-propos

La Corée, possédant une longue histoire et une culture nationale brillante, est riche en contes populaires qui sont transmis oralement dès l'antiquité.

Ce livre en présente quelques-uns, tels que « Les sept hercules », aventure de sept hommes braves, « Histoire des trois frères », récit de trois jeunes hommes qui à l'aide d'un battoir magique réussissent à se venger d'un mandarin qui les malmenait.

« La perle verte et la perle rouge » et « La tortue parlante » signifient que l'honnêteté conduit au bonheur, tandis que la malignité condamne à une fin tragique, et les autres récits mettent en valeur les uns la piété filiale ou la fraternité, les autres l'amour du travail.

Tous les contes ici réunis, vingt et un au total, reflètent les désirs et les aspirations du peuple et en même temps ils illustrent les enseignements de la vie, de façon parfois imaginée et humoristique.

Table des matières

Les lapins de la lune.....	1
Yoni et le garçon qui s'appelait feuille de saule	10
Les sept hercules	18
La rainette rétive	25
La fourmi et le lièvre.....	30
La tortue parlante	34
La force de l'enfant nourri au soja.....	40
L'histoire de la cueillette des poires sauvages	45
Deux familles voisines très intimes	48
Un raton paresseux.....	55
Le vieux chasseur et la biche au pelage doré.....	59
La punition d'un jeune étourdi.....	67
Histoire des trois frères	72
Une sauterelle prétentieuse	90
Les meules magiques	94
La perle verte et la perle rouge	99
La mort d'un renard	107
La vengeance d'un frère et de sa sœur.....	111
Le maillet d'or et le maillet d'argent	118
Le tigre et le bœuf.....	124
<i>Koedong-i</i> , enfant intelligent	127



Les lapins de la lune

Jadis, au plus profond d'une montagne, vivait une lapine honnête et laborieuse avec ses petits.

Un beau jour de printemps, elle sortit de son trou, portant un panier pour cueillir de quoi nourrir ses petits.

—Quel beau temps !

Sur les pentes, des azalées étaient épanouies et le coucou chantait.

Très heureuse, en fredonnant un air, elle se mit à cueillir des feuilles, puis franchit la crête et pénétra dans une autre vallée. Les jeunes pousses, le muguet, l'hémérocalle etc. étaient alléchants.

Le panier fut rempli en peu de temps. Un sourire illuminait

le visage de la hase qui regardait dans son panier.

« Comme mes petits seront heureux avec ça ! Ils mangeront avec appétit », se dit-elle.

Le panier sur la tête, elle s'en retourna. Mais occupée à la cueillette des herbes, elle s'était trop éloignée de chez elle et elle avait à faire un long chemin de retour. Comptant réjouir au plus tôt ses petits, elle se mit à courir. Trop pressée, elle tomba dans une fosse creusée par des chasseurs pour prendre des chevreuils. En temps ordinaire, plus légère qu'un chevreuil, elle serait passée dessus sans problème, mais elle était alourdie par son panier de provisions. Au fond de la fosse, elle perdit connaissance et ne se redressa qu'au bout d'un certain temps. Les yeux levés, elle aperçut un pan de ciel bleu où des nuages flottaient. Tout autour d'elle, c'étaient les parois glissantes et abruptes comme celles d'un précipice.

« Comment faire ? Je suis perdue. Le chasseur va me tuer. Mes petits, sans leur maman, pourront-ils survivre ? A ma recherche, ils erreront dans la forêt, ils seront mangés par le faucon ou le renard... »

Cette pensée la tenaillait. Aussi fit-elle tout son possible pour se hisser hors du trou, tantôt sautant, tantôt grattant la paroi avec ses pattes de devant. Mais la fosse était trop profonde.

Elle s'affaissa et éclata en sanglots.

A ce moment, un chevreuil passa près de la fosse, entendit des sanglots et jeta un coup d'œil.

–Te voilà au fond, lapine. Comment es-tu tombée si bas ?

–Oh, cher chevreuil, sauve-moi, suppliait la lapine désespérée, les deux pattes tendues vers le haut.

Le chevreuil eut peur :

–Je le ferais volontiers si je le pouvais. Mais que puis-je faire pour te secourir ? Mes pattes de devant sont courtes, comme tu vois. En essayant de t'attraper, je risque de tomber moi aussi. Oh, comment faire ?

Le chevreuil, se reculant, ne fit que se lamenter et disparut.

La hase, plus désespérée que jamais, se remit à sangloter. Il eût mieux valu qu'elle n'eût pas vu le chevreuil.

Après le chevreuil, ce fut un ours qui apparut près du trou.

–Heu, une lapine qui est prise au fond. Comment es-tu tombée là ?

La hase leva les yeux pleins de larmes :

–Oh, mon cher ours, aide-moi à me hisser.

L'ours haussa les épaules.

–Eh bien, comptes-tu sur moi pour te sauver ? Je suis lourdaud. Tu le sais bien. En cas de fausse manœuvre, je suis perdu, moi aussi.

Ce disant, il disparut.

« On dit qu'un bon voisin vaut mieux qu'un parent éloigné, mais lui, que je croyais ami, me fuit maintenant ! Comment cela est-il possible ? » se dit la hase avec rancœur.

Cette fois, un renard vint qui rôda près de cette fosse.

–Te voilà bien à l’aise, se gaussait-il, regardant au fond et se frottant les pattes.

–Tu te trouveras un jour comme moi ! répliqua la hase, furieuse.

–Pouh, tu as beau te plaindre, tout est perdu pour toi. Adieu ! Je me retire.

Après cette tirade moqueuse, le renard disparut lui aussi. La hase, plus désespérée que jamais, se remit à pleurer.

Un ocelot apparut alors et s’adressa à l’occupante de la fosse, d’un ton narquois :

–Oh, toi, la lapine, tu es maintenant condamnée à mort.

La hase, transportée de colère, cracha :

–Je ne te dis pas de me sauver. Hors d’ici, va-t-en où tu veux !

–Toi, tu cries, mais moi, je peux m’en aller !

L’ocelot disparut sans jeter un seul regard en derrière.

Un écureuil apparut ensuite et s’étonna :

–Mon Dieu, maman lapine, comment êtes-vous tombée là ?

La hase, heureuse de le reconnaître, le sollicita :

–Mon cher écureuil, je te prie d’annoncer à mes petits que je suis prise dans un piège.

–C’est trop loin, chez vous, dit l’écureuil, l’air désapprobateur.

–Cours donc.

–On ne court pas si longtemps.

–Tu te reposeras de temps en temps.

–Bon, je pars.

L’écureuil, aimable et sympathique, disparut en courant.

Après son départ, la hase se sentit un peu soulagée. Mais lorsqu’elle regardait en haut, elle se désespérait. Des larmes ruisselaient sur ses deux joues.

« Que je meure n’a pas d’importance, mais qu’advient-il de mes pauvres petits ? »

Accroupie au coin de la fosse, elle n’avait plus qu’à les attendre.

L’écureuil courut sans répit et arriva chez les levrauts. Hors d’haleine, il leur cria :

–Mes enfants, un grand malheur est arrivé à votre maman. Elle est tombée dans une fosse profonde, au pied de ce mont, là-bas. Dépêchez-vous !

A cette nouvelle, tous fondirent tout à coup en larmes.

–Mon Dieu ! Comment faire ?

–Notre maman est perdue !

–Notre mère succombe !

L’écureuil reprit :

–Pleurer ne sert à rien. Allez sauver votre maman en suivant le chemin que je viens de faire, car il faut la sauver, n’est-ce pas ? Courez vite !

Les levrauts se mirent en route. Ils franchirent en un clin d’œil le long chemin qu’ils mettaient d’ordinaire de longues heures à parcourir. Arrivés à la fosse, ils se remirent à sangloter, appelant leur maman.

–Mon Dieu ! Qu’est-ce que tu veux que nous fassions, maman ?

A la vue de ses petits, la hase eut de nouveau les larmes aux yeux. Elle leur dit :

–Mes enfants, ne pleurez pas. Ce n’est pas la peine. Personne ne vient me sauver. A quoi bon pleurer ? Faites un bond au village, chez le vieillard Kim. Vous trouverez, près de la cheminée, une houe usée que je compte utiliser pour creuser des gradins sur la paroi.

Les petits firent ce qu’elle avait dit. La lapine creusa avec la houe de petites marches sur la paroi et se mit à monter.

Très inquiets, ses petits la regardaient grimper.

Or, au cinquième degré, elle glissa et tomba à la renverse.

Elle jeta la houe rouillée par terre et dit :

–De cette façon, il est impossible de grimper. Mes enfants, avec des tiges de marante, faites une corde dont vous me jetterez un bout.

Les levrauts fouillèrent dans la forêt et la vallée, trouvèrent quelques brassées de marante et en firent une corde.

Quand la hase eut saisi un bout de la corde, ses petits tirèrent l’autre bout comme durant une épreuve de traction.

La lapine suspendue commença à s’élever peu à peu, se cramponnant sur la paroi par ses deux pattes de derrière. Or, à mi-hauteur, elle retomba à la renverse. On recommença la montée, en vain. Les petits étaient trop jeunes et faibles pour hisser leur maman.

La mère lapine poussa un soupir de détresse :

–Mes enfants, on ne peut plus ainsi. Creusez la terre et comblez la fosse.

Autour du trou, les levrauts commencèrent à remblayer, tandis que la mère lapine comblait le fond. Mais les pattes des levrauts étaient trop petites pour combler la fosse avant la tombée de la nuit.

Le jour s’estompait. Le soleil disparut à l’ouest derrière la montagne et il fit noir partout. Les petits qui n’avaient rien mangé depuis le matin étaient épuisés par la corvée. Ils tremblaient de peur, en larmes.

–Bientôt, le chasseur viendra attraper notre mère, fit l’un.

–Comment vivrons-nous sans mère ? dit l’autre.

La hase ne pouvait retenir ses sanglots.

A ce moment, le ciel s’éclaircit à l’est et la lune se leva, une pleine lune.

Les petits, les deux pattes jointes, prièrent la lune de tout leur cœur.

–Madame la lune, vous êtes généreuse. Ayez pitié de nous, sauvez notre mère.

Or, la lune entendait tout. Cessant de s’élever, elle se percha sur une branche de pin à la crête du mont et descendit le bout d’une grosse corde vers la fosse.

Les petits sautillaient de joie. Ils crièrent :

–Mère, mère, dépêche-toi, prends bien la corde venue de la lune !



En un clin d'œil, la prisonnière se trouva hors de la fosse. Elle embrassa ses enfants et durant un moment ne sut que faire, transportée de joie.

La lune les regardait en souriant.

On ne sait combien de fois la hase sauvée et ses petits remercièrent la lune bienfaitrice.

On dit que depuis lors, le quinzième jour de chaque mois du calendrier lunaire, ils montaient dans le monde lunaire par la corde et qu'une fois là, ils pilaient du riz pour faire des gâteaux, en chantant la chanson suivante :

*On pile du riz pour faire des gâteaux,
Ce sont des gâteaux destinés à la lune.
Qu'on pile vigoureusement,
Qu'on pile soigneusement.*

Voilà l'origine d'une légende selon laquelle depuis l'antiquité les lapins broient du riz sous un cannelier.



Yoni et le garçon qui s'appelait feuille de saule

Il était une fois dans un village une jeune fille nommée Yoni.

Jolie, elle avait un visage ovale, les yeux brillants et des cheveux noirs dont la tresse descendait jusqu'aux reins.

Or, un malheur arriva à la famille. La mère qui était si attentive à sa fille mourut de maladie. A sa place vint une belle-mère.

Méchante, elle détestait la jeune fille comme une épine à son pied. En présence du père, elle feignait de la choyer, mais hors de sa vue, elle lui infligeait toutes les corvées.

Du matin au soir, la jeune fille dut s'occuper de tous les

travaux du ménage. Tandis que ses amies s'amusaient, elle n'avait ni loisir ni moment de répit. Quand, après un petit travail, elle voulait se délasser, la belle-mère était là qui faisait la grimace :

–Une grande jeune fille comme toi ne doit pas fainéanter. Tu n'as plus rien à faire à la maison ? Va au champ sarcler. Vite, vite.

Yoni allait aux champs sous le soleil qui grillait et suait à grosses gouttes. Quand elle avait fini ce travail, la belle-mère apparaissait au bord du champ pour l'invectiver :

–Si tu n'as plus rien à faire, va couper des chanvres là-bas. Tu penses toujours à te distraire !

–Mère, ce n'est pas le temps de les moissonner, répliquait la jeune fille.

La belle-mère s'emportait :

–Si ce n'est pas l'époque, rentre à la maison. On a des vêtements à rapiécer.

Yoni fut obligée de réparer en plein été des vêtements d'hiver.

Les sévices étaient si cruels qu'elle n'avait même pas le temps de s'occuper de sa toilette.

Quand elle prenait le peigne, la belle-mère, jalouse, criait :

–Ah, tu penses à un homme !

Malgré tout, Yoni embellissait au fil des jours.

Un jour d'hiver qu'il faisait grand froid, l'envie prit tout à coup à la méchante femme de manger des légumes sauvages. Elle regarda par la fenêtre. La neige qui était tombée la veille

était épaisse partout. Il était impossible qu'on trouve des légumes en cette saison. La méchante femme le savait bien, mais ordonna à la jeune fille d'aller en cueillir en montagne.

–Mais les légumes sauvages poussent-ils en hiver ?

–En voilà une mauvaise fille qui désobéit à sa mère ! Si on ne va pas dans la montagne, sait-on s'ils y poussent ou non ?

La mère, s'emportant brusquement, menaça la jeune fille de son regard furieux.

La jeune fille partit, un panier sous le bras. Tout était couvert de neige. Pas un légume sauvage ni une feuille verte. Mal chaussée et mal vêtue, elle grelottait de froid et claquait des dents. Mais trop candide, elle n'en voulait pas à sa belle-mère.

« Elle a grande envie d'en manger, se dit-elle. Pourvu qu'il y en ait un tant soit peu ! »

Elle fouilla sous la neige ou les pierres, mais en vain. Entre temps, le jour déclina. Brusquement, elle fondit en larmes. « On me battra au retour si je rentre, le panier vide », se dit-elle.

Après un long soupir, elle se retourna cependant pour regagner le village avant la tombée de la nuit. Or, ayant pénétré trop loin dans la montagne, elle s'égara. Il lui fut impossible de retrouver le chemin qu'elle avait emprunté. Au fond de la vallée, entourée de hauts pics, il faisait déjà sombre. Elle tremblait de peur.

« Je risque de mourir de froid, pensait-elle, si je ne trouve pas comment me réchauffer ! »

Il faisait de plus en plus sombre. Elle erra de gauche à droite à la recherche d'un endroit qui lui permettrait de s'abriter du vent. Enfin, elle découvrit une entrée de caverne entre deux rochers. Sans crainte, elle y pénétra. Au bout de trois pas, elle aperçut une grande pierre ressemblant à une porte, la poussa, et, à sa grande stupéfaction, la pierre qui semblait si lourde céda facilement.

–Oh, quelle surprise !

Elle s'étonna de voir devant elle s'étendre une large prairie au milieu de laquelle se nichait une coquette chaumière. Autour de la maison poussaient des légumes parmi lesquels Yoni remarqua ceux qu'elle voulait cueillir.

« N'est-ce pas un rêve ? » se demandait-elle. Elle se frotta les yeux pour mieux examiner.

A ce moment, un beau jeune homme apparut au seuil de la maison et accueillit aimablement la jeune fille. Il lui demanda la raison de son voyage et l'écouta avec attention. Il cueillit des légumes de son jardin et en remplit le panier de la jeune fille.

–Si vous voulez revenir ici, dites cette formule incantatoire : « Feuille de saule pleureur, me voilà, Yoni. Ouvre-toi ! » Alors, la porte s'ouvrira elle-même.

La jeune fille esquaissa un sourire et fit oui de la tête.

Le jeune homme lui fit cadeau de trois flacons.

–Gardez-les bien pour des cas urgents, ils servent à ranimer un homme mort. Vous répandrez sur le cadavre, d'abord l'eau



du flacon blanc, ensuite celle du flacon rouge, puis celle du vert. Tout homme mort, même depuis longtemps, ressuscite. Vous en aurez besoin un jour, alors vous vous en servirez. Gardez-les soigneusement.

Yoni le remercia et sortit de la caverne. Entre-temps, le jour s'était levé.

La belle-mère fut très contente des légumes et en demanda encore le jour suivant.

Yoni revint à la caverne et, comme le jeune homme le lui avait appris, prononça la formule : « Feuille de saule pleureur, me voilà, Yoni. Ouvre-toi ! »

La porte de pierre s'ouvrit, le garçon apparut et remplit son panier.

Trouvant mystérieuse la cueillette de légumes en plein hiver, la belle-mère, le surlendemain, envoya encore la jeune fille en montagne, puis la prit en filature. Dans la caverne, elle vit comment la jeune fille recevait les légumes.

« Voilà comment elle... » se dit-elle. Elle rentra la première et attendit la jeune fille.

—Où tu as été, garce ? cria-t-elle à son arrivée. Crois-tu que je l'ignore ? Qu'as-tu fait avec ce garçon ?

Elle lui pinça la joue et la houspilla, tirant ses nattes. Non contente de cela, elle la fouetta.

La jeune fille, innocente et pourtant battue, ne dit rien à son père car il en eut été affligé.

Quelques jours après, arrivée subrepticement à la caverne, la méchante femme prononça la même incantation.

La porte de pierre s'ouvrit et le jeune homme s'étonna de voir une inconnue :

–Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

La femme se rua brusquement sur lui et le tua à coups de poignard. Puis, elle brûla la chaumière et le cadavre, et détruisa le jardin potager.

De retour à la maison, elle demanda à la jeune fille d'aller cueillir des légumes en montagne.

Yoni partit angoissée, le cœur étreint par l'inquiétude. A la porte de pierre, elle prononça la formule magique, mais sans résultat.

« Que s'est-il passé ? » Inquiète, elle resta un moment éberluée et força la porte. La chaumière était réduite en cendres. Elle trouva le corps du jeune homme calciné, les os noircis par la fumée. Désespérée, elle fondit en sanglots.

Elle se souvint soudain de ses trois flacons. « C'est le moment de les utiliser ! » se dit-elle. Elle les sortit de son sein, rassembla les os du jeune homme, les mit en bon ordre et les arrosa de l'eau du flacon blanc. Les os se recouvrirent de chair. L'eau du flacon rouge fit circuler le sang. Le dernier flacon bleu ranima le jeune homme qui, ouvrant ses yeux comme au sortir d'un rêve, se mit sur son séant et dit à la jeune fille en souriant :

–Yoni, je suis un ange venu du royaume céleste. Le roi du Ciel m'avait ordonné de vous aider. Venez avec moi. Nous vivrons ensemble.

Notre candide jeune fille était trop émue et trop heureuse pour le remercier, mais ses lèvres souriaient.

Au loin, dans le ciel, un arc-en-ciel s'arrondit au-delà duquel on voyait un beau village.

–Allons vite !

Yoni sourit et le suivit à petits pas dansants.

Arrivés au village, ils fondèrent un ménage heureux. On dit qu'ils ont eu une longue vie, travaillant la terre.



Les sept hercules

Jadis, dans un village de montagne vivait un vieil homme au cœur très bon. Sans terre cultivable, il vivait au jour le jour en vendant du bois qu'il ramassait en montagne.

Un chevalet de portefaix sur le dos, il partit un matin d'été. La forêt était tranquille. On n'entendait que le murmure des ruisseaux et le gazouillement des oiseaux. Tout à coup, il perçut le vagissement du nouveau-né.

Le vieux courut du côté d'où venait ce bruit et découvrit un bébé qui pleurait sur un rocher plat, suçant ses doigts. Il enleva en hâte sa veste dans laquelle il enveloppa le bébé et rentra chez lui sans penser au bois à ramasser.

Depuis lors, il se mit à l'élever comme son propre enfant. Les

nourrices du village l'aidèrent de tout cœur à nourrir l'enfant. Le petit grandit à vue d'œil, entouré de l'attention de tout le village. C'était un enfant peu commun. Dès qu'il eut appris à marcher, il se proposa sagement de s'occuper du grand-père. Il était si fort qu'il soulevait sans grand-peine un fardeau que les enfants ordinaires du même âge n'avaient pas même l'idée de remuer. Il déplaçait même un mortier pour broyer l'orge que remuaient à grand-peine les adultes.

On disait qu'il deviendrait un hercule quand il serait grand. On lui donna donc le nom de Jangsoe qui signifie hercule.

Un jour, l'enfant demanda au grand-père de lui fabriquer un chevalet, déclarant qu'il voulait lui aussi ramasser du bois.

Le vieil homme le trouva sage, lui caressa la tête, mais dit :

–Ne t'inquiète pas de cela, grandis d'abord, je t'en ferai un quand tu seras un peu plus grand.

L'enfant insista. Alors, le vieux accepta et lui fit un petit chevalet.

Le jour suivant, le chevalet sur le dos, Jangsoe partit en montagne suivant son grand-père. C'était la première fois qu'il ramassait du bois, mais en un clin d'œil, il fit d'énormes fagots qu'il mit sur le chevalet et ficela si fortement que la corde se cassa. Il les rattacha avec une grosse corde donnée par son grand-père. « Hop », il souleva la charge qu'il plaça sur ses épaules. Cette fois, un support de chevalet se brisa.

« C'est un véritable hercule, s'exclama le vieux, au lieu

d'être vexé de voir le chevalet cassé. Que faire pour fabriquer un chevalet qui lui convienne ? »

Au retour, le vieux alla à la forge du village et fabriqua, avec d'autres villageois, un chevalet de fer, qu'il donna à l'enfant.

Le lendemain, l'enfant le plaça sur son dos et alla seul ramasser du bois mort. Le soleil se coucha, et l'enfant n'était toujours pas rentré à la tombée de la nuit.

« Que lui est-il arrivé ? S'est-il égaré dans la forêt ? »

Le vieux se mit à s'inquiéter. Anxieux, il partit à la recherche de l'enfant avec ses voisins. Ils étaient arrivés à l'orée de la sombre vallée quand apparut une meule de bois qui se déplaçait. Le cortège fut tellement surpris qu'on s'arrêta et resta un moment à regarder ce monticule de fagots. On comprit alors que c'était un énorme fagot que portait Jangsoe sur son chevalet de portefaix.

Après cet événement, les villageois se réjouirent beaucoup d'avoir un hercule au village. Chaque fois qu'on avait une tâche difficile, on demandait un coup de main à Jangsoe, qui acceptait volontiers et aidait les villageois.

Un jour, au village courut le bruit que des agresseurs étrangers ayant débarqué sur le rivage de la mer du Sud faisaient tort à la population et qu'ils tentaient d'envahir le pays tout entier.

Le jeune hercule, Jangsoe, demanda à son grand-père à partir au front pour repousser l'agresseur.

– Bonne idée ! approuva le vieux. L'homme doit penser plutôt à son pays qu'à lui-même.

Le lendemain, Jangsoe prit congé. Il s'inclina profondément :

– Grand-père, sincèrement, je souhaite que vous soyez bien portant.

– Merci, mais ne t'inquiète pas pour moi. Pars vite et refoule l'ennemi.

Le vieux accompagna son enfant jusqu'aux limites du village.

Nombreux étaient ceux qui lui souhaitaient un bon voyage : les mères, les grands-mères et les camarades de son enfance.

Le jeune homme pressa le pas vers le front.

Tandis qu'il contournait une montagne, il entendit un souffle bizarre qui évoquait un vent. Il regarda autour de lui. Une grosse pierre se balançait au bord du chemin comme si elle allait rouler.

« Qu'est-ce qui remue cette pierre ? » Il s'approcha du rocher et trouva un homme en armure qui ronflait, étendu. Le souffle de ses narines était si fort qu'il faisait vaciller le rocher d'à côté. Il réveilla le ronfleur, propulsa d'un coup de pied la pierre qui s'envola en sifflant et tomba au milieu du fleuve qui coulait au pied de la montagne.

Le ronfleur réveillé, surpris de voir cette démonstration de puissance, s'empressa de présenter ses excuses pour avoir barré le chemin par où passait un hercule. Jangsoe, de son côté, demanda pardon de l'avoir réveillé en pleine sieste, et expliqua qu'il allait battre l'agresseur étranger. Le ronfleur promit de le suivre au front.

Tous les deux se remirent en route. Du sommet d'une colline qui dominait un grand fleuve, ils aperçurent un phénomène étrange. L'eau du fleuve apparaissait et disparaissait alternativement. Regardant de



plus près, ils découvrirent que le niveau de l'eau baissait si bien que le cours d'eau fut asséché en quelques minutes. Les yeux grands ouverts, ils regardèrent autour d'eux et découvrirent un jeune homme debout sur une rive. Ils s'approchèrent de lui. C'était un homme à grande bouche qui s'amusait à boire puis à vomir l'eau du fleuve. Quand il buvait, le fleuve disparaissait; quand il vomissait, l'eau coulait. Jangsoe fit sa connaissance et expliqua qu'il partait au front. L'autre proposa de se joindre au groupe.

Sur le chemin, le cortège fut renforcé encore d'autres hommes de force extraordinaire : un homme à neuf oreilles, qui percevait les moindres bruits, aussi faibles qu'ils fussent ; un homme capable de faucher d'un coup d'épée une centaine de cous ; un homme ventilateur capable de faire geler ou bouillir de l'eau et un autre aux poings de fer qui brisait tout d'un geste. Le cortège comptait ainsi sept hommes herculéens. Au cours de leur marche, ils discutèrent quant à la manière de battre l'ennemi et élirent Jangsoe chef du groupe.

Après une journée de marche, au déclin du jour, on décida de passer une nuit dans un village. Le cortège arrivait à l'orée du village quand une vieille aux cheveux blancs courut nu-pieds à leur rencontre et annonça en haletant que l'ennemi était arrivé au village voisin, incendiait les maisons et massacrait au hasard les habitants. Ne pouvant les laisser faire, nos sept hercules montèrent en hâte sur le sommet de la colline que venait de franchir la vieille femme.

C'était une nuit sans lune, et on ne pouvait rien distinguer

devant soi. Mais pas de souci ! L'homme aux neuf oreilles s'aplatit au pied d'un pin et prêta l'oreille. Il devina que les intrus étrangers, montés à cheval, affluaient vers le village. On se cacha pour tendre un guet-apens et attendit l'approche de l'ennemi. Ce dernier ne parut pas on ne sait pourquoi. L'homme à de nombreuses oreilles comprit que l'ennemi s'était arrêté au pied de la colline. Il devait avoir peur de la nuit sombre.

Au petit jour, l'ennemi se mit à gravir la colline. Jangsoe cria :
–Sabreur, coupez la tête aux ennemis !

Celui-ci tira et brandit son arme luisante. Des cris de détresse s'élevaient, des têtes roulaient par terre ça et là. Or, une chose étrange se produisit alors : obéissant au cri incompréhensible du commandant ennemi, les têtes coupées se rattachaient une à une aux corps décapités.

Jangsoe ordonna au ronfleur d'intervenir. D'un puissant souffle de son nez, celui-ci fit voler les ennemis en l'air.

Jangsoe ordonna, à ce moment, à l'homme à grande bouche de vomir de l'eau. Un cours d'eau apparut en un clin d'œil, et les soldats ennemis soulevés en l'air tombèrent dans cette rivière. Ils se débattaient dans l'eau que l'homme ventilateur fit geler. Les ennemis furent immobilisés, la tête hors de la nappe de glace et les agresseurs furent anéantis jusqu'au dernier. On se félicita de la victoire. Chacun de nos sept hercules retourna dans son pays natal.

On dit que Jangsoe, revenu dans son village, y vécut une longue vie heureuse avec son père et tous ses voisins.



La rainette rétive

On entend la rainette coasser quand, en été, le ciel se couvre de nuages noirs ou qu'il commence à tomber des gouttes de pluie. On dit qu'elle pleure toujours si le temps est à la pluie, mais savez-vous pourquoi elle s'attriste ainsi ?

Il était une fois une petite maison au pied d'une colline verte.

La porte d'entrée donnait sur un ruisseau où coulait une eau claire, et par la fenêtre de derrière on admirait le flanc de la colline qui dominait la maison. Là vivait une mère grenouille verte avec son fils unique.

La mère éleva son enfant trop douillettement. S'il pleurait, elle le portait sur son dos. Elle faisait tout ce qu'il voulait. Trop choyé, en grandissant, l'enfant grenouille fut gâté : il devint un garçon indocile, ingrat.

–Mon enfant, écoute, je t’en supplie. Ne va pas dans le buisson en amont du ruisseau. Là grouillent des bêtes féroces. On y risque sa vie. Ebats-toi dans le bosquet en aval, implorait souvent maman grenouille.

–Zut, tu es habituée à dire des paroles inutiles, boudait le petit, négligeant les conseils réitérés de sa mère et il allait s’amuser dans le buisson dangereux.

Le pis était qu’il faisait le contraire de ce que voulait sa maman. Si elle disait d’aller s’ébattre dans la montagne, il allait au bord du ruisseau. Quand elle voulait qu’il soit près d’elle, il s’éloignait. Lorsqu’elle souhaitait travailler avec lui à la maison, il allait fainéanter dehors.

–Pourquoi se montre-t-il si indocile alors que les enfants de nos voisins sont si sages ? A ce train-là, je crains ce qu’il va devenir, soupirait la mère grenouille, anxieuse.

Chaque fois qu’elle se tracassait, le petit, plutôt que de se repentir, se plaignait, l’air boudeur :

–Malgré tout, je ferai ce que je voudrai. Je déteste que tu me commandes. Sache que je fais toujours le contraire de ce que tu me dis !

Il trouvait plaisir à agir ainsi, se montrant rebelle sans rime ni raison, contrairement à ce qu’elle voulait.

Un jour, maman grenouille assit son petit devant elle et dit :

–Mon enfant, tu n’es pas encore habile à coasser. Il faut apprendre encore. Imite-moi.

Elle cria : « Coax coax ! » Le petit, indocile, fit le contraire et cria : « Axco axco ! » La mère tomba des nues.

–Mon petit, si tu me tracasses toujours comme ça, je tomberai malade et mourrai.

Le petit fit la sourde oreille.

Quelques jours après, la mère tomba effectivement malade et garda le lit. Sa maladie était grave. A l’agonie, elle appela son petit et exprima ses dernières volontés :

–Je sens que ma fin est proche. Si je meurs, enterre-moi au bord du ruisseau et non pas dans la forêt.

Elle avait escompté que son fils ferait le contraire de ce qu’elle avait dit. Elle le regarda longuement, des larmes remplissaient ses yeux, qu’elle ferma pour toujours.

A ce spectacle, le fils fut pris de vertige.

–Maman, maman, cria-t-il éperdu, comment vivrai-je sans toi ? Qui me donnera à manger dès demain, qui me vêtira ?

Il embrassait la mère morte, la secouait, sanglotant.

–Je ne te détestais pas, maman, c’était une mauvaise habitude que j’avais de te désobéir. Je n’agirai plus comme avant. Ouvre les yeux !

Mais elle ne pouvait plus les rouvrir. « Pourquoi étais-je si indocile ? Maman a succombé à ses tourments ! » Le garçon grenouille se fit d’amers reproches et se dit : « J’étais en tout temps contraire à ce que disait maman. Ses dernières volontés, je ne manquerai pas de les suivre correctement ! »



Il enterra sa mère au bord du ruisseau, non pas dans la montagne, éleva un tumulus et garnit la tombe de belles fleurs.

Les jours de pluie, il devint anxieux au dernier degré, fort inquiet parce que l'eau du ruisseau en crue pouvait emporter la tombe d'un moment à l'autre.

Voilà pourquoi, dit-on, on entend, à la saison des pluies, la rainette se lamenter et sangloter :

*Oh, grande pluie,
Ne tombe pas, je te prie,
Surtout au bord du ruisseau
De notre village natal.
Oh, grande pluie,
Ne tombe pas, je te supplie,
Surtout aux alentours du tombeau
De ma mère.*



La fourmi et le lièvre

On dit qu'aux temps jadis, les fourmis étaient très paresseuses. Sans chercher leur nourriture par leurs propres moyens, elles vivaient cachées dans les poils duvetoux du lièvre en aspirant son sang. Vivre en parasite sur le dos de cet animal était assez commode : en hiver, elles n'avaient pas froid entre les poils ; en été, elles n'avaient pas chaud parce que le lièvre courait sans cesse.

« Comment me débarrasser de ces bestioles exécrables ? »

Le lièvre, les oreilles dressées, se creusait la cervelle.

Un jour, il s'adressa aux fourmis :

–Voyons, descendez pour une fois, que je vous donne une chose délicieuse, que vous n'avez jamais goûtée ! dit-il après avoir préparé une grande feuille d'arbre sur laquelle étaient collés quelques grains de riz cuit.

Intriguées, les fourmis descendirent à terre.

–Allons, approchez-vous, invita le lièvre.

Quand elles arrivèrent tout près, il prit par la bouche un bout de la feuille et fit un bond en arrière.

–Tu te gausse de nous ? crièrent-elles furieuses. Joue autant que tu veux, mais nous ne reculons jamais !

Les fourmis ne purent rattraper tout de suite le fuyard, mais tout épuisées et éreintées qu'elles étaient, elles le poursuivirent sans relâche.

Le lièvre qui fuyait à reculons heurta un petit rocher enfoncé au bord d'un ruisseau. Il se retourna d'un trait, la feuille toujours dans la bouche et franchit l'eau d'un bond.

Les fourmis ne purent plus le poursuivre. Elles attendirent que le lièvre réapparaisse. Mais, il avait disparu pour toujours. Lasses d'attendre et affamées, elles se blottirent les unes contre les autres. Maintenant, la vue brouillée, elles voyaient mal.

–Oh, j'ai faim, dit l'une d'elles.

–On va mourir de faim. Il faut chercher nous-mêmes de quoi manger, déclara l'autre.

Après discussion, elles se divisèrent en deux groupes. L'un partit dans un village pour obtenir quelques provisions et l'autre



tendit un guet-apens, attendant la réapparition du lièvre. Mais ce dernier ne parut pas même lorsque le premier groupe rentra avec quelques grains de riz.

Grâce à ces grains, les fourmis retrouvèrent la force et, depuis lors, elles ne comptèrent plus vivre en parasite sur le dos du lièvre, décidées à gagner leur pain à la sueur de leur front. Bonne leçon pour des parasites !

On raconte que leur vue ayant alors baissé les fourmis actuelles se déplacent à grand-peine à l'aide de leurs palpes fines et que si leur taille actuelle est restée tellement fine, c'est qu'elles se sont serrées très fort.



La tortue parlante

Jadis, dans un village vivaient deux frères, l'aîné était cupide et le cadet, honnête.

Après la mort de leur père, l'aîné accapara tous les héritages et flanqua son cadet à la porte. Non content de son forfait, il mit sa vieille mère à la charge du cadet.

Cependant, ce dernier, ayant bon cœur, ne lui en voulut pas et quitta la maison paternelle avec sa vieille mère.

Arrivé au pied d'une montagne, il éleva une mesure et travailla assidûment, s'occupant fidèlement de sa mère.

La veille du jour de l'an arriva.

Chez l'aîné, on s'affairait à la préparation de la fête : piler du riz pour en faire des gâteaux, tuer un porc et acheter des fruits,

des tissus de soie et des chaussures à pompons.

Mais chez le cadet, ce n'étaient que des soupirs depuis le matin ; loin de parler d'un gâteau, on n'avait même pas une poignée de riz, de quoi servir à la mère un repas au matin du jour de l'an.

Toute réflexion faite, le cadet alla à la montagne ramasser du bois de chauffage qu'il pensa échanger contre un peu de riz. Mal vêtu en cet hiver et sans avoir rien mangé pour le petit déjeuner, il avait des vertiges, ses jambes flageolaient.

Arrivé au flanc de la montagne, trop fatigué, il s'affaissa par terre et se plaignit comme pour lui-même après un long soupir :

—Comment faire, maintenant que même au premier jour de l'an je n'ai rien pour offrir un bol de riz cuit à ma mère ?

Or, l'instant d'après, il entendit quelqu'un imiter mot à mot sa voix derrière lui.

Il tourna aussitôt la tête, mais ne trouva personne, rien qu'un grand rocher. Il dressa la tête, murmurant :

—C'est bien étrange. Est-ce que j'ai pris le bruit du vent pour une voix humaine ?

Cette fois, l'imitation se répéta encore.

Il se leva en sursaut et regarda autour de lui. Mais, il ne trouva personne. Il ouvrit de grands yeux et soupçonna quelqu'un qui se serait caché.

—Qui est là ?

Aussitôt, il entendit répéter le même cri. La voix semblait sortir de dessous le rocher.

Le jeune homme fut pris de stupeur. Entendre une voix

humaine dont le propriétaire est invisible lui fit croire en l'esprit de la montagne.

« Ce doit être l'esprit de la montagne qui est indigné de me voir infidèle à ma vieille mère », se dit notre jeune homme. Il se mit à genoux et commença à prier :

—Dieu de la montagne, excusez-moi des péchés que j'ai commis.

Or, contre attente, il vit une tortue sortir de dessous le rocher en imitant encore ce qu'il avait dit.

La stupeur passée, il esquissa un sourire stupide et prit la bête sur ses genoux, puis demanda :

—Pourquoi m'imites-tu, toi ?

Au lieu de répondre à la question, l'animal l'imita de nouveau :

—Pourquoi m'imites-tu, toi ?

—Voilà une tortue bien étrange !

—Ha ha ha !...

—Ha ha ha !...

Le jeune homme rentra chez lui avec la tortue et la montra à sa mère, puis alla vendre du bois au marché avec l'animal.

—Achetez du bois de chauffage ! criait-il.

La tortue répéta :

—Achetez du bois de chauffage !

On s'étonna de voir une tortue parlante, chuchotant :

—Voilà une tortue qui sait imiter la voix de l'homme !

Bientôt les badauds se rassemblèrent de toutes parts. A tour de rôle, ils firent chacun imiter sa voix à l'animal. Ivres



de joie, ils donnèrent de l'argent au jeune homme. Grâce à la bête, il obtint une forte somme d'argent et la vie commença à s'améliorer chez ce jeune laborieux.

La nouvelle de la tortue mystérieuse arriva à l'oreille de son frère aîné cupide.

Il passa en hâte chez son cadet, prit l'animal, sans mot dire, et rentra chez lui. Il se rendit au marché avec la tortue, espérant gagner autant d'argent que son frère puîné.

–Voici une tortue mystérieuse, une tortue qui parle ! cira-t-il au public, puis s'adressant à l'animal comme l'avait fait son cadet, il dit : « Comment faire, maintenant que je n'ai rien à servir à ma vieille mère le matin du jour de l'an ? »

Or, l'animal fit la sourde oreille.

–Hein ?... comment cela se fait-il ?

L'air furieux, ouvrant de grands yeux, il voulait forcer l'animal à l'imiter. Cependant, l'animal, ayant rentré sa tête et ses pattes dans la cuirasse, ne bougea plus. Les badauds ricanaient et se gaussaient de lui :

–C'est un fou !

Mis en colère, l'aîné jeta l'animal par terre et l'écrasa à coups de pierre.

Informé de l'incident, le cadet vint en courant sur les lieux, prit l'animal mort et l'enterra avec soin dans l'arrière-cour de sa maison, puis planta des fleurs autour du tumulus. Quelques jours plus tard, on vit pousser un arbre. Il grandit à vue d'œil

et étendit ses branchages. Le cadet épandit du fumier et arrosa suffisamment. Un jour, il dit :

–Mon arbre, grandis vite.

A peine eut-il prononcé ces mots que l'arbre frémit de lui-même et se dépouilla de ses feuilles, qui, tombant à terre, se transformèrent en écus d'or et d'argent.

Le cadet devint riche tout à coup. Il acheta une grande maison au toit de tuiles qu'il rêvait d'avoir et y déménagea avec sa mère. Il n'eut désormais aucun souci dans la vie.

La nouvelle fut portée à son aîné cupide, qui passa en courant chez son cadet. Il chercha à critiquer, jaloux de cette richesse. Il déracina l'arbre-trésor et le transplanta dans la cour de sa maison. Sans jamais le fumer ni l'arroser, il secoua un jour l'arbre en criant :

–Mon arbre, mon trésor, donne-moi des lingots d'or et d'argent !

A ses paroles, l'arbre frémit, et des flots en tombèrent bruyamment. L'aîné crut à une pluie d'or et d'argent, et il dansa de joie. Mais l'instant d'après, il écarquilla les yeux car à sa grande surprise, il s'agissait d'une pluie de mottes de terre et de sable. Le déluge continua. Sa maison et tous ses biens furent engloutis et il devint pauvre en un clin d'œil.

Avec les siens ayant miraculeusement survécu à l'avalanche, l'aîné fut obligé d'aller demander l'hospitalité chez son cadet, qui sans aucune plainte, les accueillit avec joie, éleva une autre maison pour leur compte et leur céda la moitié de ses biens.



La force de l'enfant nourri au soja

Il était une fois un couple de pêcheurs qui vivait dans une chaumière au bord de la mer avec un garçon nommé Pa-u.

Malheureusement, la femme mourut de la maladie dont elle souffrait depuis longtemps, et après sa mort, l'homme prit une autre femme qui avait déjà un garçon, nommé Chil Song, du même âge que Pa-u.

Une fois parti en mer, le pêcheur ne rentrait chez lui qu'au bout de quelques jours et il s'absentait parfois pendant un mois.

En son absence, Pa-u souffrit des sévices de sa belle-mère, car elle le traitait comme un domestique, ménageant son propre

fil, Chil Song. A ce dernier, elle servait de bons repas de riz, mais à Pa-u une mixture de millet et de soja, tout en lui imposant toute la corvée des travaux domestiques à longueur de journée, sans lui accorder le moindre moment de repos.

Le père ignorait tout, car Pa-u ne disait rien, et en sa présence, la femme feignait de traiter équitablement les deux enfants.

Un jour d'été, Pa-u tomba de fatigue, épuisé d'avoir travaillé sans rien manger. Il pensa qu'il ne pouvait plus supporter cette dure vie à laquelle il s'était résigné jusque-là de crainte d'une scène dans la famille. Il décida de tout dire à son père.

Le jour prévu pour son retour, Pa-u l'attendit au bord de la mer. Au crépuscule, le bateau de son père apparut à l'horizon et il en descendit au bout de quelques minutes. Sur le chemin du retour, le garçon relata tous les sévices dont il avait souffert de la part de sa belle-mère.

Sérieux, le père écouta son fils et après réflexion, il lui demanda :

–Si on te propose une partie de *sirum* (lutte coréenne) avec Chil Song, peux-tu le vaincre ?

–Oui, je le peux.

–Bon, ce soir, tu lutteras avec lui.

Le soir venu, après le repas, le père étendit une natte de paille dans la cour et invita ses deux garçons et sa femme à s'asseoir dessus. La famille admira d'abord la lune. Un moment après, le père proposa à ses deux enfants une partie de lutte traditionnelle.

Pa-u se leva le premier. Chil Song hésita, moins sûr de lui. La mère, embarrassée, l'incita à accepter.

Les deux enfants s'étreignirent. Pa-u, robuste et intelligent, n'eut pas à grand-peine à l'emporter.

—Encore une fois ! cria la femme d'une voix impatiente, confuse de voir son fils vaincu. N'as-tu pas honte de te laisser vaincre ?

Ils s'empoignèrent, mais ce fut aussi Pa-u qui remporta la partie. Le père, hochant la tête, dit comme pour lui-même :

—Heu... je ne te croyais pas aussi fort. Tu ressembles à une bête qui ne se nourrit que de soja.

La mère de Chil Song eut alors une mine un peu étonnée.

—Le soja rend les bêtes aussi fortes ? demanda-t-elle.

—Certainement, dit le père, c'est pour cela que notre voisin donne du soja à son bœuf. N'as-tu pas remarqué comme sa bête est forte ?

La femme l'écouta attentivement.

Le lendemain matin, de bonne heure, le père repartit à la pêche.

Depuis ce jour, la belle-mère servit à Pa-u du riz cuit, et du soja à Chil Song. Celui-ci s'en plaignait, mais la mère était sévère et elle le forçait à ne prendre que la mixture de soja.

Le père rentra au bout d'une quinzaine de jours.

Pa-u fut heureux de le revoir. Il lui raconta que sa belle-mère avait été gentille pendant son absence.



–Bon, dit le père, ce soir, tu accepteras la défaite à dessein.

Le soir venu, la famille se réunit de nouveau dans la cour. Comme l'autre fois, le père proposa aux enfants une partie de lutte. Chil Song se présenta sans hésitation. Pa-u, comme promis, se laissa vaincre.

Chil Song sauta de joie et la mère sourit, la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

–C'était la vérité, ce que vous avez dit. Le soja fait des hommes musclés. Pendant une quinzaine de jours, je n'ai donné le manger à Chil Song que du soja. Il est plus fort maintenant que Pa-u !

Le père devint sérieux :

–Non, c'était un mensonge, une invention. Je voulais que tu comprennes ceci : quand ton enfant, que tu as élevé, te paraît cher, l'enfant d'autrui l'est aussi. Il m'a semblé que tu ne choisisais que ton Chil Song et j'ai organisé ces matches. Ne nous sont-ils pas chers tous deux, l'un comme l'autre ? Elevons-les sans discrimination.

Sans mot dire, la tête baissée, elle avait compris.

On dit que depuis lors, la mère de Chil Song aime Pa-u comme son propre fils.



L'histoire de la cueillette des poires sauvages

Il y avait une fois un grand poirier sauvage au pied d'une montagne.

Chaque automne, ses branches ployaient sous le poids de fruits jaunes, bien mûrs, qui faisaient venir l'eau à la bouche rien qu'à les regarder.

Un jour d'automne, un sanglier, un chevreuil, un mouflon et un lièvre passèrent sous l'arbre.

–Voilà des poires, elles sont à moi, cria le sanglier qui avait remarqué les fruits le premier.



Il arriva en courant sous l'arbre et sauta pour cueillir des poires. Les autres le suivirent en criant :

—J'en veux !

Chacun sauta à sa manière, mais nul n'arriva à en arracher, tant l'arbre était haut. « Comment cueillir les fruits ? » Chacun se creusa la cervelle, le sanglier les bras croisés, le chevreuil la tête inclinée, le mouflon les yeux clignotants, le lièvre les oreilles dressées.

Le sanglier haletait, impatient de trouver un moyen. Alors, le lièvre se leva soudain en se frappant les genoux :

—Mes amis, j'ai une idée. Cessons de faire des efforts individuellement, unissons nos forces, d'accord ?

—Oui, oui... Bonne idée, approuva le chevreuil le premier.

—Tu as conçu une très bonne idée. On réussira vite, en unissant nos forces ! affirma le mouflon.

Mais le sanglier, avare, eut l'air moqueur :

—Non, je cueille tout seul, et je mange tout seul.

Il se leva de nouveau et sauta de toutes ses forces, mais il ne put arracher un seul fruit. Tandis qu'il s'appliquait, les autres discutèrent et trouvèrent un moyen qui parut plausible : le chevreuil, le plus fort, se plaça sous l'arbre, le mouflon monta sur son dos, puis le lièvre grimpa sur le mouflon. La patte du lièvre atteignit les fruits dont il cueillit les plus mûrs. On mangea les poires avec appétit. Le sanglier salivait d'envie. Il dut finalement accepter, rouge de honte, les fruits que lui offrirent ses amis.



Deux familles voisines très intimes

Jadis, dans un village, se trouvaient côte à côte deux maisons très proches, dont les familles vivaient en bonne intelligence.

L'une, où vivait une jeune fille nommée Yamjon, s'appelait « maison du poirier », puisqu'un grand poirier poussait dans la cour.

L'autre où vivait un jeune homme nommé Chil Song, élevait un bœuf à toison jaune ; on l'appelait « maison du bœuf ».

Les deux familles vivaient en pleine concorde depuis l'époque de leurs arrière-grands-pères.

Il est naturel que des querelles se produisent au cours de la vie commune même entre les membres d'une famille. Alors comment ces deux familles, qui n'ont aucun lien de parenté,

vivent-elles en si bonne entente depuis si longtemps ?

Voici deux épisodes parmi tant d'autres qui donnent une réponse.

Cela se passa un jour d'automne où soufflait la bise.

Chil Song, qui s'amusait avec ses copains à la chasse aux sauterelles des champs, rentra chez lui au coucher du soleil.

Dans la cour après avoir franchi le portail, il trouva deux poires tombées sous la palissade. Il en prit une dans chaque main. Mûres à point, exhalant un parfum agréable, elles faisaient venir l'eau à la bouche. Il n'eut pas le temps de réfléchir à d'autres choses, parce qu'il avait faim ; il croqua une bouchée dans une de ses poires. Il mâchait avidement quand il entendit :

—Hue, cocotte !

Son père, conduisant le bœuf, rentrait de la moisson du riz.

Ayant vu son fils en train de manger la poire, il lui demanda :

—Chil Song, où as-tu pris ces poires-là ?

—Je les ai ramassées dans notre cour.

—Quoi ? Impossible qu'elles soient ici.

—C'est vrai, père, ces poires étaient là-bas, près de la palissade.

Le père regarda l'endroit qu'indiquait le garçon. Une branche du poirier de son voisin s'allongeait au-dessus de la palissade. Sans aucun doute, c'étaient les poires tombées de cette branche. Mis en colère, le père administra une fessée à son fils :

—Quand deviendras-tu sage, bougre ? Ne savais-tu pas que



ces poires-là pouvaient tomber du poirier de notre voisin ? On ne touche pas aux objets d'autrui, quand bien même ils se trouvent dans notre cour. Va tout de suite présenter tes excuses au père de Yamjon !

Les fesses meurtries, Chil Song commença à pleurer.

—En voilà un garçon pleurnicheur ! Va vite ! cria le père.

La tête baissée, Chil Song se dirigea vers le portail.

Juste à ce moment, le père de Yamjon, qui avait tout écouté, près de la haie, chercha une hache et se mit à couper son poirier.

Le père de Chil Song, étonné du bruit de hache venant de derrière la palissade, fit un bond chez son voisin et demanda :

—Eh, mon vieux, quelle folie vous prend de couper ce précieux poirier ?

—Précieux ! Admettons qu'il le soit, mais un poirier me vaut moins que le fils unique de mon bon voisin. J'ai été fâché de voir votre fils battu à cause de mon poirier. On n'aura plus d'ennuis sans ce poirier, pas vrai ?

—Heu, une bêtise... C'est ma faute. Pardonnez-moi. Ne coupez pas l'arbre, je vous en supplie.

—C'est bien, laissons ça comme ça.

Il jeta la hache, grimpa sur l'arbre, cueillit tous les fruits, qu'il partagea en deux parts égales et en donna une à la famille de Chil Song.

Chil Song, encore très jeune, ne put comprendre pourquoi son père présentait des excuses au voisin. Il l'apprendra en

grandissant. Mais après tout, ce jour-là, il comprit bien qu'il est immoral de toucher aux biens d'autrui, quels qu'ils soient, qu'ils aient ou non de la valeur. Inutile de préciser combien les relations étaient amicales entre ces deux familles.

Voici un autre épisode.

L'année suivante, l'été, le père de Yamjon rentrait de son champ, à la tombée du jour, après une journée de sarclage et il s'étonna de voir sa fille pleurer, accroupie au bord du jardin potager.

—Oh, ma fille, pourquoi pleures-tu ? demanda-t-il. Que s'est-il passé ?

La fillette, suffoquant, tardait à s'expliquer.

—Dis-moi vite, que je sache ! Maman t'a grondée ?

—Oui, pour avoir mal gardé la maison...

—Tu mérites d'être réprimandée si tu as commis une faute. Rentrons ensemble.

A la maison, le père demanda ce qui s'était passé. Il sut que durant un moment de distraction de sa fille, le bœuf de la maison voisine avait brouté cinq ou six touffes de soja du jardin potager. Le père ne put rester sans réagir, non pas à cause du soja, mais plutôt parce que sa fille était indocile aux recommandations de sa mère. Il la sermonna vertement :

—Mauvaise fille, depuis quand es-tu habituée à faire la sourde oreille aux conseils de ta mère ? Si tu recommences, tu es mise à la porte.

La fille pleurait.

—Cesse de pleurer ! Notre voisin entend !

Après cet accès de colère, le père demanda à la famille de ne pas souffler mot de cette affaire.

Cependant, impossible que son voisin ignore l'incident.

Le lendemain matin, au point du jour, le père de Chil Song ouvrit son étable, battit impitoyablement son bœuf et le poussa au dehors.

A ce moment, le père de Yamjon apparut.

—Eh, mon vieux, êtes-vous fou ? Pourquoi vous emportez-vous contre le bœuf dont vous vous occupez d'ordinaire avec tant de soins ?

—Voyons, rendez-vous compte ! Quoi qu'il s'agisse d'un animal incapable de parler, est-il excusable de dévaster le jardin potager de la maison voisine ? A la pensée que votre fille est grondée à cause de cette bête, je ne peux plus la supporter. J'ai décidé de l'amener à la boucherie !

—Ta ta ta, ne dites pas de bêtises. Ma fille est plus fautive que votre bœuf pour avoir négligé la consigne de sa mère. Excusez votre bête. Elle ne recommencera plus, bien qu'elle ne soit qu'une bête.

Le père de Chil Song ne se calma qu'après de longues supplications.

On dit qu'à la suite de cet incident, les deux familles étaient devenues encore plus intimes.

On rapporte que, plus tard, des deux familles se sont alliées par le mariage de leurs enfants et que la nouvelle famille a eu une vie longue et heureuse. On ne sait pas si c'est vrai, mais il est évident que, comme leurs parents, les jeunes gens auront été des époux idéaux, fidèles l'un à l'autre.

Quand l'eau du fleuve est claire en amont, celle d'aval l'est aussi.



Un raton paresseux

Il était une fois, dans une forêt, un raton fainéant. Chaque jour, du matin au soir, il fainéantait sans jamais faire le moindre travail.

Le printemps doux, puis l'été chaud passèrent sans qu'il s'en fût aperçu. On était déjà à la fin de l'automne, où souffle un vent froid. Tous ses voisins travaillaient d'arrache-pied pour l'hivernage. Or, notre raton paresseux ne pensait point à creuser un terrier. La terre n'étant pas encore gelée, il lui aurait été facile d'en faire un, mais après un essai, il abandonna.

—Zut, je n'en veux pas, adviene que pourra ! Ce n'est pas encore le temps de la neige et d'ailleurs le soleil est encore chaud



sur l'adret. Pas besoin de me presser. Les meules de paille sont nombreuses aux champs. Là-dedans, on n'a pas froid, on peut dormir tranquillement, il n'y a pas à s'inquiéter !

L'hiver approchait, mais notre ours paresseux continuait à fainéanter.

Vinrent les jours de neige et le blizzard se mit à souffler.

Notre raton, sans-logis, devait braver le froid à la belle étoile. Qui pis est, un malheur ne venant jamais seul, il risquait à tout moment de tomber sous les coups des chasseurs qui venaient fouiller la montagne.

A la recherche d'un abri, il arriva devant un trou de blaireau. Il frappa à la porte et demanda l'hospitalité, d'une voix suppliante :

—Monsieur le blaireau, je ne sais où m'abriter, j'ai erré longtemps à travers la neige. Ayez pitié de moi.

Ce n'est qu'au bout de longues minutes que le blaireau apparut à l'entrée de son trou. A la vue de ce sans-logis, il eut l'idée de le prendre comme domestique, car il n'aimait guère à sortir hors de son terrier en cet hiver glacial. Cependant, astucieux qu'il était, le blaireau dissimula sa pensée.

—Comme tu vois, ma maison est trop étroite pour loger un voyageur, dit-il, jetant un regard furtif sur l'hôte.

—Je vous en supplie, monsieur le blaireau, la tempête de neige est impitoyable. Ayez pitié de moi. Permettez-moi seulement de passer cet hiver chez vous, dans n'importe quel coin, implora-t-il.

—Hum, comme ta situation est délicate, je ne peux pas dire non. Mais, j'ai une chose à te demander. Ecoute. Quand je suis pour creuser mon trou et y stocker des vivres, tu n'as rien fait, que fainéanter. Aussi ne puis-je te nourrir gratuitement, pas vrai ? Je me propose de recevoir au moins le prix de ma sueur. Qu'en penses-tu ? Ne suis-je pas raisonnable ?

—Parfaitement. Vous avez raison.

—Peux-tu alors me rendre quelques menus services ? Je suis épuisé.

—A vos ordres.

Le raton plia l'échine jusqu'à terre.

Depuis ce jour, le locataire dut assumer tous les travaux domestiques du propriétaire. Il était même obligé de tendre son dos sous la queue du maître pour transporter les saletés au moment de ses besoins.

Depuis lors, on compare au « raton chargé de saletés au dos » celui qui vit une vie parasitaire sans avoir auparavant rien fait pour assurer sa propre vie.



Le vieux chasseur et la biche au pelage doré

Aux temps jadis, dans un taudis qui se trouvait au pied d'une montagne demeuraient un vieux chasseur et sa femme.

Homme doux et bénin, il parlait peu, tandis que sa femme, d'une méchanceté renommée, était bavarde et même volubile. Avec l'âge, elle devint si insupportable qu'on la voyait souvent malmenier son conjoint. Mais, il n'y eut jamais une altercation entre les deux époux. Quand la femme lui cherchait chicane, son homme faisait la sourde oreille ou s'esquivait pour s'en débarrasser.

Un jour, au petit matin, le vieux monta sur la montagne, derrière la maison, pour voir si un sanglier n'était pas pris au piège qu'il avait creusé.

Il marchait sur un sentier obscur quand il aperçut un faisceau de lumière éblouissant. La lueur émanait du piège.

—Oh, qu'est-ce que c'est ?

Curieux, il s'approcha en hâte et aperçut au fond de la fosse une biche au pelage doré. A la vue du vieux, l'animal parla comme les humains, et pleurant après avoir fait une révérence, les deux pattes de devant jointes :

—Grand-père, sauvez-moi, je vous prie. Je ne suis pas biche en vérité, mais fée du royaume céleste. J'étais venue ici voir le beau paysage dont on parlait beaucoup chez nous. Mais je n'ai pu regagner mon pays en temps voulu. Notre roi m'a puni et j'ai dû endosser cette peau de biche. Dans trois mois, je dois être réhabilitée, mais me voilà malheureusement prise au piège. Aidez-moi, je vous le revaudrai sans faute.

L'histoire de la biche faisait pitié. Le vieux la retira vite de la fosse et dit :

—Sacrebleu, on voulait un sanglier au lieu d'une bête comme toi. Va-t-en vite où tu voudras, pas la peine de penser à une récompense. Méfie-toi désormais d'un autre piège.

—Je vous remercie sincèrement, grand-père.

La biche-fée fit la révérence et se dirigea vers le bosquet. Mais après quelques pas, comme si une idée lui était venue, elle se retourna :

—Grand-père, s'il vous arrive d'avoir besoin de moi, venez sous ce vieux chêne-là et criez ainsi trois fois : « Biche au pelage doré ! » Alors, vous me trouverez.

—Oui. Je le ferai. Au revoir.

La biche disparut dans le buisson.

Le soir, après quelque hésitation, le vieux parla de la biche mystérieuse à sa femme qui, comme il avait prévu, se mit à le blâmer :

—Quoi ? Quelle bêtise de laisser fuir une bête mystérieuse sans lui rien demander comme récompense ! Tu te fais berner en toute circonstance.

L'homme reconnut qu'il avait parlé inutilement.

—Demain, reprit la femme, tu iras chercher la biche.

—Mais pour quoi faire ?

—Oh là là, quel esprit étroit ! Tu lui diras qu'on veut avoir une grande maison au toit de tuiles. Allons, veux-tu faire ou non ce que je te dis ?

Harcelé par sa femme qui le pressait sans cesse, l'homme promit finalement, malgré lui, de faire ce qu'elle demandait.

Le lendemain, il alla sous le vieux chêne et appela trois fois la biche. A peine eut-il crié qu'un bruissement se fit entendre au creux du buisson et la bête apparut.

—Grand-père, pourquoi m'avez-vous demandé ?

—Oh, je ne sais pas comment te dire. Ma femme veut habiter une maison au toit de tuiles. Me voilà pour te demander conseil, car je suis las de discuter avec elle.

—Ah, j’ai compris. Même sans votre demande, je pensais à vous aider. C’est très bien. Maintenant, rentrez chez vous, vous verrez....

Ceci dit, l’animal disparut d’un bond dans la forêt.

Le vieil homme hocha les épaules, resta un moment cloué sur place, rentra enfin chez lui.

Oh, quelle surprise ! Il trouva à la place de sa maison misérable, une autre, magnifique et spacieuse, au toit de tuiles.

« Hein ? Est-ce que je rêve ? » se dit-il, tout étonné, se frottant les yeux. Mais, c’était une réalité. Il poussa la porte du premier portail, puis passa les deuxième et troisième portails. Quand il fut entré dans la cour, il vit sa femme assise sur le haut perron de bois. Heureuse, la bouche fendue jusqu’aux oreilles, elle guida son mari à travers la maison, d’une chambre à une autre. Les pièces étaient si nombreuses qu’il fallut une demi-journée pour les voir toutes, grandes et petites, rien que dans le local principal, sans parler de plusieurs dépendances. En outre, il y avait des logis de serviteurs, des étables, des greniers et des granges, si innombrables qu’on aurait dit que la maison comptait une centaine de pièces. Grâce à la biche, pour la première fois de sa vie, le vieux chasseur passa avec sa femme des jours agréables dans une telle maison spacieuse.

Mais, un mois ne s’était pas écoulé que sa femme se remit à l’agacer.

—Mon chéri, écoute-moi. A quoi bon une grande maison sans



meubles ? Il faut nous meubler, de tout ce qu'il faut. Va voir la biche et demande un ameublement.

–Hein ? Non. Rien que pour cette bonne maison que nous avons, nous lui sommes déjà très reconnaissants. Comment pourrions-nous demander encore ?

–Oh, tu es trop mou pour un homme. Ne te gêne donc pas et pars demain. Après tout, on n'a rien à perdre. Qu'as-tu à hésiter ? Veux-tu donc aller ou non ?

Vaincu par ces agacements, le vieux chasseur se rendit de nouveau auprès de la biche-fée.

L'ayant écouté avec sérieux, l'animal promit :

–Si vous y tenez tant, je vais faire ce que vous demandez. Rentrez chez vous.

A son retour, sa femme courut à sa rencontre, éperdue de joie.

–Te voilà, entre vite. Regarde comme nos chambres sont meublées. Nous avons désormais tout le confort, dans une somptueuse maison !

Conduit par sa femme bavarde, qui ne savait se taire un seul instant, le vieux visita toutes les chambres l'une après l'autre. La chambre principale était munie de jolis coffres incrustés de nacre et d'une grande glace luisante.

Le salon de réception aussi était richement aménagé. Un paravent magnifique contre un mur, une belle bibliothèque sur le mur d'en face, un beau tapis moelleux au plancher, etc., etc.

Un bon repas à table tous les jours, de chaudes couvertures au lit chaque nuit, dans une spacieuse maison au toit de tuiles ; nos vieux époux n'avaient rien à envier. « Maintenant, elle n'aura plus à se plaindre ! » se dit l'homme. Mais non ! Deux mois ne s'étaient pas passés qu'elle recommença à geindre. Cette fois-ci, elle se plaignait de son travail à la cuisine : « Quelle corvée, la préparation des repas, à mon âge ! » C'était réellement insupportable.

Un jour, elle harcela encore son mari :

–Mon chéri, comment pourrai-je m'occuper moi seule du ménage dans cette grande maison ? Cela est au-dessus de mes forces. Va voir demain ta biche et demande-lui de nous envoyer une femme de ménage et des domestiques.

–Mon Dieu, tu oses t'exprimer ainsi ? Je ne peux absolument pas t'obéir. Si tu y tiens, vas-y toi-même, refusa-t-il catégoriquement.

Elle devint provocante :

–Bien, tu feras toi-même la cuisine dès demain matin.

Voyant que son mari faisait la sourde oreille, elle, à bout de nerf, le poussa hors de la maison.

Ayant entendu les paroles du chasseur, la biche dit :

–Grand-père, j'ai fait pour vous tout ce qui était en mon pouvoir. Rentrez chez vous et rappelez à votre femme les proverbes concernant la cupidité.

A ces mots, notre biche se métamorphosa en fée et s'envola dans le ciel.

Ce fut leur dernier rendez-vous. A son retour, le vieux chasseur remarqua que sa maison magnifique avait disparu, faisant place à son ancienne mesure.

On dit qu'il s'est repenti sérieusement de ses propres fautes et a rappelé à sa femme qui pleurait sur le perron, un proverbe plein de sens :

–La cupidité mène les gens à la ruine.



La punition d'un jeune étourdi

Il était une fois dans un village un jeune homme surnommé *Tollongba-u*, qui signifie esprit distrait ou frivole.

Un jour, en vue de louer un bœuf de trait, il partit pour le village voisin. Comme son surnom l'indiquait, il montrait sa frivolité même dans son allure.

Arrivé au sommet du col, il aperçut, sous un arbre, deux voyageurs, un vieillard et un jeune homme, assis devant une collation qu'ils semblaient prêts à partager. Or, sans oser

l'entamer, ils se regardaient, le bol entre eux. Sans chercher à comprendre, notre jeune homme s'adressa au vieillard :

—Vous êtes vieux, vous ne devriez pas vous comporter ainsi devant un jeune homme. Vous sied-il de vouloir manger le premier ? Une personne âgée, si elle veut qu'on la respecte, doit être modeste.

L'autre était trop stupéfait pour répliquer.

Cette fois, notre frivole passa au jeune garçon :

—Ingrat que tu es ! Tu dois avoir un père à toi. Où as-tu ramassé cette mauvaise habitude de s'empresseur de prendre, avant les autres, un mets délicieux ?

Après quoi, sa remontrance étant, selon lui, tout à fait juste, il pensa que le jeune garçon allait lui demander pardon.

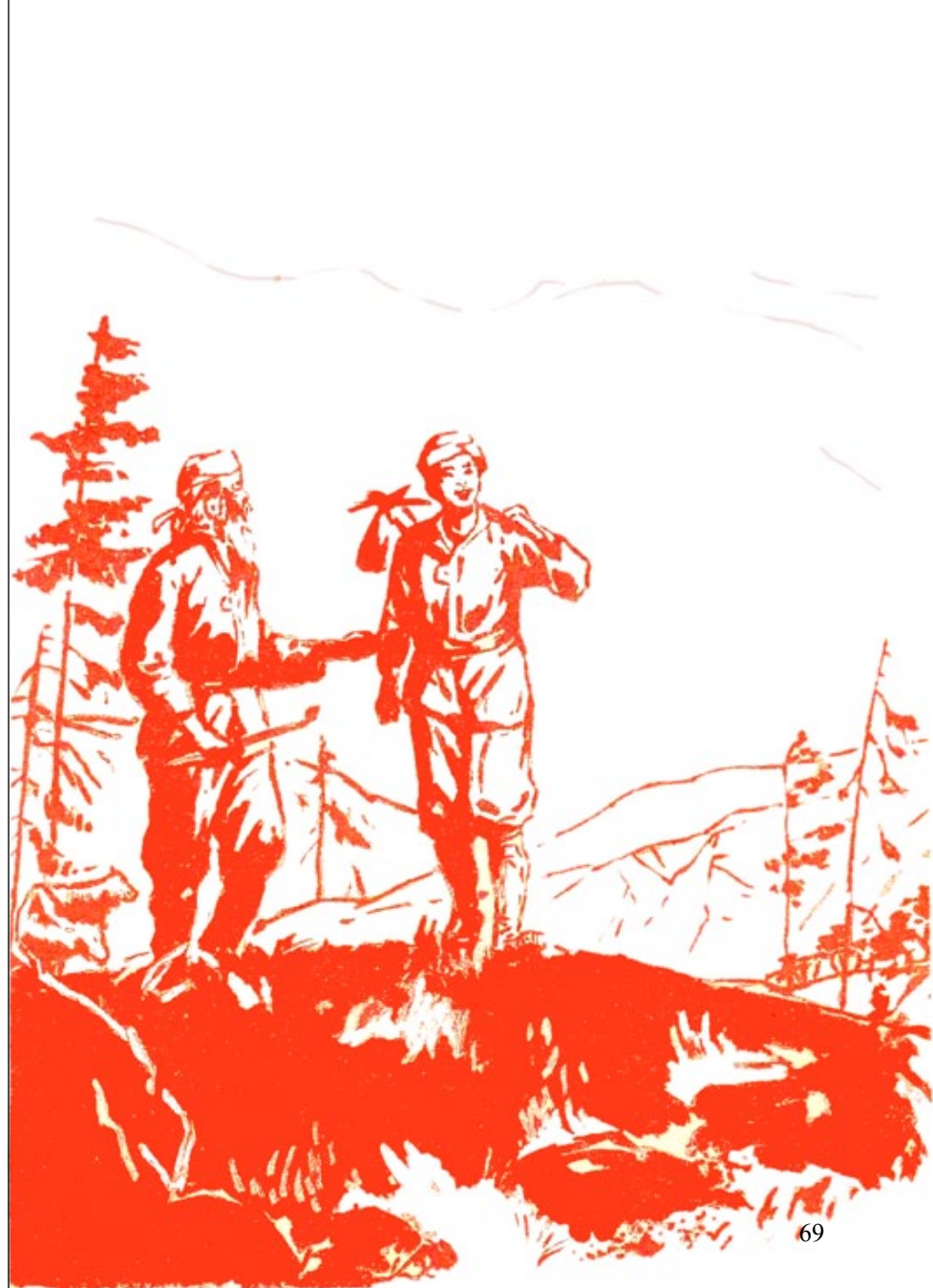
Mais contre toute attente, celui-ci se leva d'un bond, s'avança d'un pas et lui administra une gifle.

—Quoi ? hurlait-il, d'où est venu ce diable ? Que t'as fait mon père, dis ? Répète que je te secoue les puces. Continue ton chemin !

On sut plus tard que c'étaient un père et son fils, en train de se prier l'un l'autre de prendre le premier la collation.

Notre *Tollongba-u*, qui voulait leur faire la leçon et qui en avait reçu une gifle, se retira sans mot dire en caressant sa joue brûlante. « Hélas ! se dit-il, en me conduisant inconsidérément, j'ai fait une gaffe. »

A l'orée du village voisin, il tomba sur deux bœufs qui broutaient côte à côte au bord du champ, l'un à pelage jaune,



l'autre noir. Tous les deux étaient musclés. « Ça y est, se dit-il, je loue l'un de ces bœufs. Mais lequel est meilleur ? »

Il promena un regard circulaire, espérant voir les propriétaires des bêtes.

Juste à ce moment, un vieillard apparut. Il devait être le doyen du village. Le jeune homme le salua et demanda :

–Grand-père, permettez-moi de vous demander si vous connaissez bien ces bœufs.

–Bien sûr, je les connais. Le bœuf jaune appartient à M. O qui habite devant chez moi, l'autre, le noir, à M. Pak, mon voisin.

Et, tapotant le dos du bœuf jaune, caressant le cou du noir, le vieillard s'adressa à l'inconnu :

–Mais mon enfant, pourquoi me le demandes-tu ?

–Je voudrais savoir lequel est le plus laborieux, car je compte le louer.

Le visage du vieillard changea tout à coup. Il resta un bon moment songeur, puis, frappant l'épaule du jeune homme, il lui fit signe de le suivre. L'autre le suivit. Tout en marchant, le vieil homme jetait des coups d'œil furtifs sur les bêtes.

–Où m'emmenez-vous ? demanda le jeune homme, inquiet.

–Suis-moi, tu le sauras tout à l'heure.

On s'arrêta enfin, fort loin des bœufs.

Le grand-père chuchota à l'oreille du jeune homme :

–Mon gars, le bœuf jaune travaille mieux. Le noir est aussi fort, mais un peu méchant. Je propose le jaune, doux et puissant.

Le jeune homme, se levant brusquement, cria :

–C'est pour me dire ça que vous m'avez emmené jusqu'ici, si loin ?

Ahuri, le grand-père, jetant un coup d'œil sur les bœufs, lui murmura :

–Chut, les bœufs entendent. A ce que je vois, tu manques de sérieux.

–Moi ? Pas sérieux ?

–Non. Or, on doit l'être en toute circonstance. Réfléchis un peu. Ces bœufs, bien que bêtes, n'aiment pas être qualifiés de faibles, c'est naturel. Que serait-il advenu si j'avais dit devant eux ce que je viens de te confier ? Le bœuf jaune s'en serait réjoui, tandis que l'autre se serait emporté et m'aurait donné un coup de corne.

C'est alors seulement que le jeune homme hocha la tête. Il suivit le conseil du vieux et loua le bœuf jaune. « Hue, cocotte », en conduisant la bête sur le chemin du retour, il se souvint de la gifle qu'il avait reçue au sommet du col.

Comme s'il sentait encore la douleur sur sa joue, il la caressa en murmurant :

–Heureusement, je n'ai reçu qu'une gifle. J'ai failli faire une deuxième gaffe, qui devait me coûter un coup de tête du bœuf noir. Je n'oublierai jamais les conseils du vieux.

On dit qu'après cette affaire, la conduite et les paroles du jeune homme ont changé. On ne sait exactement en quoi il a changé, mais on rapporte qu'il ne fut plus surnommé *Tollongba-u*.



Histoire des trois frères

(1)

Il était une fois un paysan pauvre dans un village. Il avait trois fils.

Une année, une inondation submergea sa maison et détruisa ses terres. Il fut obligé d'errer longtemps en quête de moyens d'existence, et se fit finalement prendre comme domestique chez un riche mandarin, renommé pour sa malveillance.

Toute la famille, sans un jour de congé ni un moment pour

respirer, dut s'occuper de tous les travaux domestiques du maître.

Un jour, le fils aîné, qui était allé de bonne heure faire paître le cheval du seigneur, rentra à la nuit tombante.

Le mandarin le fouetta pour avoir tardé à reconduire sa monture.

Cette nuit-là, désespéré, l'enfant ne put s'endormir. Et il déclara :

–Papa, maman, laissez-moi vous quitter demain. Coûte que coûte, j'apprendrai un métier et je rentrerai dans trois ans et trois mois, soyez en certains.

Le lendemain, à l'aube, il partit sans destination précise. Ayant franchi trois hautes montagnes, il descendait dans une vallée profonde, quand un bruit de scie se fit entendre. Il se dirigea vers le lieu d'où venaient ces bruits. Une petite cabane se nichait au pied d'une montagne. Il s'approcha de la maison et regarda dans la cour à travers la porte de la palissade. Un vieux, assis sur un tabouret, taillait une petite table ronde.

Le jeune homme se présenta au vieux, lui expliqua en détail le motif de sa visite et le pria de lui apprendre un métier.

Le vieillard, caressant sa barbe blanche qui descendait jusqu'à sa poitrine, lui dit qu'il avait pour seul talent celui de façonner une table ronde et demanda s'il voulait apprendre cela.

L'autre accepta au premier mot.

Chez le mandarin, après le départ du premier, ce fut le deuxième fils du valet qui fut chargé de s'occuper du cheval.

Il se levait plus tôt que son aîné, conduisait la bête au pâturage, lui donnait du bon foin, et la lavait plus souvent.

Un jour, préoccupé par les soins prodigués au cheval, il ne s'aperçut pas qu'il s'attardait et ne se reprit qu'à la vue du soleil couchant.

–Quel malheur ! On me battra comme mon frère, murmura-t-il.
Réflexion faite, il monta sur le cheval et rentra au galop.

Le voyant à cheval, le seigneur le roua de coups en le tançant :

–Un type de ton engeance n'en a pas le droit !

Injustement battu, la nuit, il ne put s'endormir, se tournant et se retournant dans son lit.

–Papa, maman, déclara-t-il enfin, laissez-moi aussi vous quitter demain. J'apprendrai un métier et je rentrerai dans trois ans et trois mois, soyez en certains.

Le lendemain, au petit matin, il quitta la maison et suivit une grande route comme bon le lui semblait. Il franchit trois hautes montagnes et traversa trois larges fleuves. Il allait déboucher dans une prairie, lorsqu'un braiment se fit entendre. Il se dirigea vers l'âne. Une chaumière bien propre se trouvait au milieu du pré. Il s'approcha d'elle et regarda dans la cour par-dessus la haie. Là, un vieux était en train de laver son âne.

Le jeune homme se présenta au vieux et lui expliqua le motif de son voyage, puis, lui demanda de lui apprendre un métier.

Le vieux, assis sur une marche du perron, fit un signe de tête approbatif, mais dit qu'il ne savait qu'élever des ânes. Et il lui proposa d'apprendre cette profession.

L'autre accepta avec plaisir.

Chez le seigneur, ce fut le benjamin du domestique qui fut chargé du cheval.

A la pensée de ses deux aînés obligés de quitter la famille, il contenait mal son indignation. L'envie lui venait souvent de tuer la bête et de s'enfuir lui aussi. Mais, inquiet du sort de ses parents après sa fuite, il n'osait plus. « Tu mérites des misères, tu en verras de dures », se révoltait-il.

Une fois dans la prairie, il contraignait le cheval à boire seulement de l'eau toute la journée au lieu de le laisser brouter et rentrait de bonne heure le soir.

A la vue de son cheval au ventre gonflé, le maître se montrait satisfait. Au bout de quelques jours de ce régime, l'animal tomba finalement malade.

Le mandarin, blême de colère devant la bête amaigrie, frappa le garçon impitoyablement.

La nuit, le garçon battu ne parvenait pas à s'endormir encore plus offensé que meurtri. « Je serais bien heureux si je pouvais quitter cette maison comme mes frères, pensait-il. ...Si je m'en vais moi aussi, comment vivront mes vieux parents ? »

Il se tracassait, des larmes lui coulaient sur ses joues.

Le père comprit le chagrin du benjamin :

–Mon enfant, ne t'inquiète pas pour ta famille, pars toi aussi. Où que tu ailles, cherche à apprendre un métier utile à la vie humaine.

L'enfant s'agenouilla devant ses parents et dit d'une voix larmoyante :

–Moi aussi, je rentrerai sûrement dans trois ans et trois mois.
En attendant, veuillez bien sur vous.

Le lendemain, à la pointe du jour, il partit.

« Quel talent dois-je acquérir », se demandait-il.

Il franchit trois hautes montagnes, traversa trois grands fleuves et passa par une vaste plaine. Quand il arriva au fond d'une forêt, il entendit un bruit de fouflage. Il s'approcha du lieu d'où venait ce bruit et vit une hutte, au milieu d'une boulaie. Il s'approcha de la maison et frappa à la porte. Un moment après, un homme aux cheveux tout blancs apparut.

Le garçon se présenta et expliqua le motif de son voyage. Le grand-père dit qu'il ne savait que tailler des battoirs de bouleau et lui demanda s'il voulait bien apprendre cet art.

Le garçon accepta avec joie.

–Eh bien, entre si tu le veux bien ! dit le vieux, avec un air aimable.

(2)

Trois ans et trois mois s'étaient écoulés.

L'aîné dit à son maître qui lui avait appris le façonnage des tables rondes :

–Grand-père, maintenant c'est le jour promis pour mon retour, je dois rentrer chez moi.

–Hum, pendant ces dernières années, tu as travaillé

assidûment, tu sais à présent façonner des tables rondes. Cette technique te sera parfois très utile chez toi. Maintenant qu'il nous faut nous séparer, je regrette de n'avoir rien à te donner comme souvenir. Prends ça au moins avec toi. Tu réjouiras tes parents.

Ce disant, le vieux lui tendit une vieille petite table ronde, tout usée.

Le jeune homme exprima son regret :

–Grand-père, je rentre chez moi après une longue absence, ne pourriez-vous me donner une table neuve ?

Le vieux sourit :

–Tu ignores que ce n'est pas une table ordinaire, quoi qu'elle semble trop usée; c'est une table magique qui donne tout ce qu'on lui demande, du riz ou de la viande, en tapotant dessus. Regarde-moi.

Il frappa trois coups au coin de la table et prononça une incantation demandant du riz. Alors apparut sur la table un petit monceau de riz, blanc comme la neige.

Le jeune homme, transporté de joie, remercia de tout cœur le vieux et reprit le chemin du retour, la table sur ses épaules.

Il sortit de la forêt et avait franchi trois hautes montagnes quand le soleil commença à se coucher.

Il marcha encore quelques minutes, mais il fallait trouver où passer la nuit. Une maison au toit de tuiles se trouvait sous un grand tilleul.

Il frappa à la porte :

–Monsieur est-il à la maison ?

Un moment après, un homme à la barbe de bouc apparut :

–Qui êtes-vous ?

–Un voyageur de passage. Permettez-moi de passer une nuit chez vous, le jour est tombé.

–On n’a pas de chambre libre, refusa-t-il net.

Le jeune homme offrit de lui payer généreusement, avec du riz ou de la viande, si l’on voulait, autant qu’on en demanderait pour une nuit de séjour.

L’autre, intrigué, voulut être certain que cela n’était pas une farce et s’empressa de le guider à l’intérieur.

–Ah, si cela est vrai, on ne refusera pas. Une chambre reste inoccupée. Vous pouvez vous y reposer tranquillement.

A peine, le client eut-il franchi le seuil du portail que le maître apporta devant lui tous les récipients vides de sa cuisine.

Le voyageur dressa sa table ronde et la tapota, demandant : « Donne-moi du riz et de la viande ! » Alors du riz et de la viande en jaillirent à flots. On en emplît tous les récipients.

Le maître, ravi, offrit un repas plantureux et un bon lit avec un drap de soie.

Le jeune homme, recru de fatigue à cause du long chemin qu’il avait fait, s’endormit d’un sommeil de plomb dès qu’il s’étendit sur le lit. En pleine nuit, le logeur cupide échangea furtivement la table magique contre la sienne, tout usée.

Le jeune garçon, qui ne s’attendait guère à pareille filouterie, se remit en route, le lendemain avant le jour.

Arrivé à la maison de ses parents, il cria : « Maman ! » Mais, personne ne répondit.

En effet, le méchant mandarin avait flanqué ses parents à la porte parce que vieux et malades, ils ne pouvaient travailler comme il fallait. Ils vivotaient dans un hangar, dans un autre village, sous la protection de voisins aussi pauvres.

A l’instant, la porte intérieure grinça et le seigneur cria par la porte à demi ouverte :

–Ah ! te voilà, gredin. Tu es venu à propos. Pendant ton absence, j’ai nourri tes parents. Rembourse-moi avant de t’enfuir.

–Bon, je payerai si vous le voulez tant. Mais où sont mes parents ?

–On dit qu’ils vivent au village voisin, dans une grange où je ne sais quelle ferme. Paie-moi sans tarder !

Sur ce, il lui tendit une main. Le jeune homme le trouva bien ladre, mais se proposa de se montrer généreux.

–Vous ne pourrez recevoir tout dans vos deux mains. Venez avec tous vos récipients libres. Alors, je les remplirai tous de riz et de viande, fit-il.

Le maître, la mine réjouie, cria à ses domestiques :

–Qu’on apporte devant moi tous les sacs vides de la grange !

–A vos ordres !

Les domestiques lui apportèrent un paquet de sacs.

Le garçon dressa sa table au milieu de la cour et dit d'un air hautain, en la tapotant... « Donne-moi du riz et de la viande ! »

Mais surprise ! On ne trouva rien sur la table, puisque ce n'était qu'une table ordinaire. Tandis que le jeune homme s'interrogeait, le seigneur, irrité, gronda :

—Bon sang, tu te moques de moi ?... Qu'on frappe ce diable sur la roue !

L'homme, roué de coups, chancelant, clopin-clopant, gagna le village voisin et rencontra ses parents. Il fondit en larmes dans les bras de sa vieille maman, de son vieux père, maintenant squelettiques, qu'il retrouvait au bout de trois ans et trois mois.

(3)

Quelques jours après la rentrée de l'aîné, ce fut le cadet du vieux domestique qui rentra.

A son départ, le vieil éleveur d'ânes lui tapota l'épaule :

—Hum, depuis le temps, tu as appris assidûment à élever des ânes. Chez toi, tes parents seront contents de ton apprentissage. Il regrettait de se séparer de lui et lui donna comme cadeau un âne décharné.

Le jeune apprenti, déçu, se gratta la nuque :

—Grand-père, dit-il, je retourne auprès de mes parents après trois ans et trois mois de séparation. Vous ne pourriez pas me donner un autre âne bien sain ?

Le vieux répondit en caressant sa barbe :

—Heu, tu ne sais pas, mon enfant, que cet âne, malgré son apparence, est magique.

Si l'on tape sur son ventre, il donne des lingots d'or. Veux-tu voir ?

Il tapota le ventre de la bête et dit doucement : « Fais sortir de l'or ! »

Alors, la bête produisit un lingot d'or luisant.

Eperdu de joie, le garçon remercia vivement son maître et se mit en route.

Il traversa trois grands fleuves et franchit trois hautes montagnes. Quand il déboucha sur une plaine, la nuit tombait. Il fallait qu'il trouvât où se loger.

Il fit encore un certain bout de chemin et arriva à une maison au toit de tuiles sous un grand tilleul. Il frappa à la porte :

—Monsieur est-il à la maison ?

Un homme à la barbe de bouc apparut au seuil :

—Qui êtes-vous ?

—Un voyageur de passage, dit-il avec respect. Le jour étant tombé, je cherche une chambre où me loger pour la nuit.

Le maître le guignait du coin de l'œil et cracha :

—Hein ? Vous loger ? Impossible. Je n'ai pas de pièce inhabitée, pas une.

Le jeune homme le supplia, promettant de lui donner un morceau d'or, de lui permettre de passer une nuit chez lui.

–Quoi ? Un lingot d’or ? s’anima le maître.

–Justement, un lingot d’or.

–Laissez-moi voir.

–A quoi bon montrer ? Je vous en donne. Apportez une boîte.

Le maître disparut en hâte vers l’intérieur de la maison et réapparut avec une grande caisse.

« Fais sortir de l’or ! » dit le jeune homme à l’adresse de son âne en lui tapant sur le ventre.

Alors il vida une grande masse d’or dans la caisse.

Le maître s’émerveilla :

–Oh, excusez-moi, je ne vous savais pas personne si riche. Entrez, s’il vous plait.

Le repas du soir fut, cela s’entend, on ne peut plus copieux.

Après le repas, moulu de fatigue, le voyageur s’endormit profondément.

Au milieu de la nuit, le maître remplaça furtivement la bête de l’hôte par la sienne.

Le garçon, ignorant ce qui s’était passé la nuit, partit à l’aube.

Arrivé devant la pièce de la maison du seigneur où il avait vécu, il cria : « Maman ! »

Mais un silence de mort y régnait.

Anxieux, il ne savait où trouver sa mère.

A ce moment, le seigneur apparut, l’air hautain :

–Hum, te voilà, tu es tombé à propos, gredin. Tu dois me payer, moi qui ai nourri tes parents en ton absence, fit-il.

Le garçon le regarda avec des yeux pleins de mépris.

–Je paie si vous en voulez tant. Mais il faut d’abord savoir où sont mes parents.

–On dit qu’ils demeurent au village voisin, dans un débarras. Vas-y si tu veux, mais paie-moi avant d’y aller. Tu y trouveras ton aîné qui est rentré quelques jours avant toi.

Le garçon lui promit un lingot d’or. Puis il tapota le ventre de sa bête : « Fais sortir de l’or ! »

Mais l’âne n’en donna pas, il ne fit que piaffer.

Le seigneur s’emporta :

–Voilà un sale individu qui trompe un mandarin ! Quelle insolence !...

Il fit venir ses hommes pour lui donner une bastonnade et lui arracher l’âne.

Le jeune homme rentra les mains vides chez ses parents.

Les retrouvailles des quatre personnes de la famille du vieux domestique furent bien tristes.

(4)

Quelques jours après le retour du deuxième fils, le benjamin du domestique allait rentrer.

A son départ, le vieux maître aux cheveux blancs qui lui avait appris le métier, lui donna un battoir usé qu’il mit dans un sac aussi usé.



Le jeune apprenti eut l'air un peu déçu :

–Grand-père, je vais retrouver mes parents après une longue séparation. Ce battoir usé est un cadeau, n'est-ce pas ? J'en veux un flambant neuf.

L'autre éclata de rire :

–Ha, ha! Mon enfant, tu ne connais pas. Ce battoir, bien que tout usé, est magique, ainsi que le sac. Eh bien, veux-tu voir cela ?

Il secoua le sac et ordonna : « Frappe ! » Le battoir en sortit tout de suite et s'élança pour fouetter le garçon. Celui-ci eut à grand-peine à éviter les coups.

Le vieux riait aux éclats en le regardant, puis cria de nouveau : « Rentre ! » Le battoir disparut dans le sac.

–Eh bien, comment le trouves-tu ? demanda-t-il.

–J'en avais grand-peur, sourit le garçon.

–Bon, retourne avec le sac. Il ne manquera pas d'occasion où tu en auras besoin.

Le garçon le remercia vivement et le quitta. Il franchit trois grands fleuves et trois hautes montagnes, puis traversa une plaine. Le jour tombait. Il ne trouva aucune habitation où il pouvait se loger. Il continua son chemin et arriva devant une maison au toit de tuiles aménagée sous un grand tilleul.

Il frappa à la porte à grands coups :

–Monsieur est-il dans la maison ?

Après un moment, le portail grinça et un homme à la barbe de bouc apparut au seuil.

–Qui êtes-vous ?

–Un passant. Permettez-moi de passer une nuit chez vous.

–Quoi ? Une nuit ? Pas possible.

Le trouvant pauvre, le maître agita la main en signe de refus, prêt à rentrer.

Indigné par ce mépris, le jeune homme défit son sac de l'épaule et cria : « Frappe ! » Le battoir de bouleau en sortit promptement et se mit à frapper le malveillant.

–Aïe ! Au secours ! De grâce ! Je vous prie de m'excuser... ça suffit !... Ah ah !

Le maître implora, les mains jointes, les genoux à terre. Le garçon ordonna de rentrer à son battoir.

Le maître fut obligé de lui offrir un lit dans la grange.

Le jeune homme était fatigué par son long voyage, Mais il n'arrivait pas à s'endormir, se souvenant de ses parents et de ses frères.

La nuit était assez avancée, lorsqu'il entendit un léger chuchotement venant de la maison principale, et il aperçut quelqu'un qui s'approchait à pas de loup de sa grange.

« Un malfaiteur ? » se demanda-t-il. Les yeux clos, il feignit de dormir et ronfla exprès.

L'inconnu s'approcha de son chevet et s'efforça de retirer le sac qui lui servait d'oreiller.

Al' instant, le dormeur se dressa en sursaut et cria : « Frappe ! » Le battoir sortit aussitôt du sac et battit le voleur.

« Ouf ! » L'intrus tomba à la renverse. Le garçon reconnut en lui le maître de la maison. Il gronda :

–Coquin ! A ce que je vois, il est évident que ce n'est pas la première fois que tu voles. Sûrement, tu y es habitué. Confesse tout !

Au début, le maître voleur essaya de le duper, mais durement frappé par le battoir, il avoua et rendit la table et l'âne qu'il avait volés.

Le garçon monta sur l'âne et rentra avec la table ronde et le battoir magiques.

Au lever du soleil, il arriva devant son ancienne maison :

–Maman, papa, me voilà, votre benjamin.

Mais personne ne lui répondit.

Descendu à terre, il frappa fort à la porte. A ce moment, la porte s'ouvrit brutalement et le seigneur apparut, en lui lançant un regard furieux.

–Vaurien, pourquoi ce raffut, hein ? hurla-t-il, saisissant le jeune homme au collet sans rime ni raison.

Le garçon avait les nerfs à fleur de peau, mais il supporta l'affront et lui demanda modestement :

–Mais pourquoi vous emportez-vous ? Je cherche mes parents. Je vous demande de me lâcher.

L'autre s'agita de plus belle.

–Quoi ? Tu oses protester ? Sais-tu devant qui tu te trouves ? Veux-tu toi aussi t'en sortir avec une bastonnade, comme tes frères ?

–Mes frères sont rentrés, vous dites ? Où sont-ils maintenant ?

–Oui, rentrés, tous mendiants, en loques, comme toi ! Maintenant, ils doivent, comme tes vieux parents, grelotter de froid dans une grange du village voisin, cracha-t-il avec dédain.

A l’instant, les yeux du garçon lancèrent des éclairs :

–Quoi ? Que dites-vous là ?

Furieux, il donna un coup de tête sous le menton du seigneur. Puis, s’adressant à son sac, il ordonna : « Frappe ! »

Le battoir en sortit brusquement et commença à voler, frappant dur le seigneur.

–Aïe ! Au secours ! Personne pour me secourir ? On me tue !

Il voulut se sauver dans la cour, mais il tomba sur le nez, ayant buté sur le seuil. « Aïe, aïe ! » Il marchait à quatre pattes comme un chien, gémissant comme s’il allait mourir. Toute la famille et les domestiques accoururent à ses cris. Le battoir vola sur eux, de l’un à l’autre avec la rapidité de l’éclair. Les rescapés prirent leurs jambes à leur cou.

Le garçon ordonna au battoir de rentrer dans le sac.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre dans le village. Les villageois se réunirent en toute hâte. On imagine comme ils se frottaient les mains à voir le mandarin terrassé. Même les pauvres du village voisin arrivèrent, accompagnés des membres de la famille de notre aventurier.

Le benjamin du domestique accourut à leur rencontre. Il salua respectueusement son père, puis se jeta dans les bras de sa mère.

–Maman !

–Te voilà rentré sain et sauf ! Je mourrai sans rancune maintenant !

Elle le serra contre sa poitrine et lui caressa la tête un bon moment.

Ce jour-là, les trois frères du vieux domestique réunirent tous les villageois pour leur offrir un grand festin.

Avant tout, l’aîné plaça sa table ronde au milieu de la cour et fit préparer toutes sortes de mets exquis, ensuite, le cadet fit produire par l’âne des lingots d’or.

Les convives s’exclamaient, admiratifs.

En dernier lieu, le benjamin tira son battoir du sac et dit :

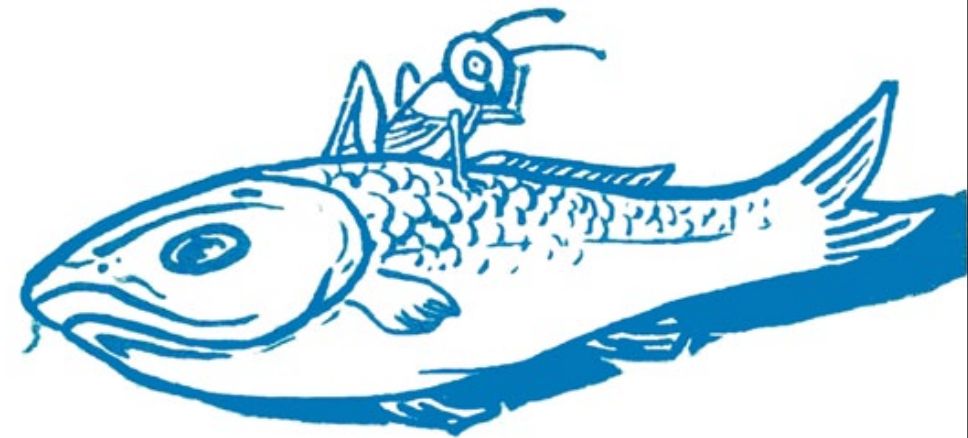
–Messieurs, c’est un battoir qui ne frappe que les malfaiteurs. Il n’y a pas donc de quoi vous inquiéter, vous qui avez bon cœur. Voulez-vous confirmer que personne parmi vous ne mérite un coup de battoir ?

Sur ce, il ordonna à son battoir de frapper. Le battoir fit un tour, volant au-dessus de la foule. Mais à l’étonnement général, personne ne fut battu.

Un sourire aux lèvres, le benjamin remit son battoir dans le sac.

Les deux frères distribuèrent du riz, de la viande et de l’or.

On dit que depuis lors, ces trois frères eurent une vie heureuse avec leurs parents.



Une sauterelle prétentieuse

Autrefois, une cigogne, une fourmi et une sauterelle vivaient en harmonie, s'entraînant, au bord d'un cours d'eau limpide.

Un beau jour de printemps, ces trois amies intimes se réunirent pour chercher comment passer cette belle journée en s'amusant.

La cigogne prit la parole :

–Mes amies, je propose une partie de pêche dans la rivière. Qu'en pensez-vous ?

–On pêche ? Très bien. On mangera de la bouillabaisse, c'est

exquis. Moi aussi, je pêche, dit la fourmi, folle de joie.

–Une petite bête comme toi, comment crois-tu pêcher ? Tu n'as qu'à me suivre, je fais tout à moi seule.

Sur ce, la sauterelle s'avança à grands bonds.

La cigogne pouvait gagner la rivière d'un seul coup d'ailes, mais ne voulant pas laisser la fourmi en retard, elle marcha lentement, à pied.

La fourmi ne pouvait aller vite à cause de ses jambes courtes, mais elle ne parvint pas un seul moment.

Quand elles furent arrivées au bord de la rivière, chacune assumait sa tâche : à la cigogne de pêcher, à la fourmi d'éventrer les poissons pris et de les laver, à la sauterelle de poser le chaudron et d'allumer un feu.

La cigogne et la fourmi se mirent au travail avec entrain, tandis que la sauterelle regardait la cigogne pêcher, estimant sa tâche trop banale.

« Elle pêche bien, mais pourquoi pas moi ? » pensait la sauterelle. Et jetant par terre son tisonnier, elle s'approcha de la cigogne.

–Hé, cigogne, cria-t-elle, je vois bien que la pêche te fatigue, pas vrai ? Repose-toi maintenant en t'occupant du feu. Je pêcherai à ta place.

–Quoi ? Tu n'es pas folle ? Toi, si maigre, tu ne peux te déplacer dans l'eau. Tu risques d'être avalée par un poisson. Ne dis pas d'absurdités ! Va donc t'occuper du feu.

La cigogne tenta de la dissuader maintes fois, mais la sauterelle, vaniteuse, se jeta dans l'eau.

À l'instant, une carpe grosse comme un avant-bras d'homme, qui frôlait la surface, l'avalait d'un seul coup.

—Hum, quelle misère ! Tu n'as pas voulu écouter mes conseils ! dit la cigogne, avec mépris.

Au souvenir de son arrogance, elle voulait la laisser périr, mais pensa qu'il n'était pas moral d'agir ainsi entre amies.

La cigogne poursuivit la carpe et la prit au terme d'une longue traque. Elle cria à la fourmi :

—Hé, fourmi, viens vite et éventre cette carpe.

La fourmi arriva avec un couteau et éventra la carpe.

Alors, la sauterelle sortit du poisson, disant :

—Oh, quelle chaleur ! Le poisson est plus lourd que je ne le pensais...

Elle n'avait pas du tout l'air de quelqu'un qui avait failli périr dans le ventre de la carpe, et elle caressait d'un air prétentieux son front avec ses pattes.

La fourmi et la cigogne en étaient tellement perplexes qu'elles restaient tout interdites.

La sauterelle s'adressa à ses amies :

—Hein ? Pourquoi restez-vous comme ça, immobiles ? J'ai eu à grand-peine à prendre ce poisson, mais vous ne pensez pas à m'aider...

Sur ce, elle s'essuya encore le front qui, abîmé dans le ventre

de la carpe, devint tout à coup chauve.

—On t'a sauvé la vie, mais tu n'arrives pas à te corriger de cette mauvaise habitude de prendre des airs supérieurs. Que deviendras-tu finalement ? murmura la cigogne en faisant la moue.

À force de faire la moue, son bec devint long et pointu, tel qu'on le voit aujourd'hui.

À la vue de la tête chauve de la sauterelle et du long bec de la cigogne, la fourmi se tordait à rire et c'est ainsi que sa taille devint si mince.



Les meules magiques

Il était une fois un roi qui possédait des meules magiques.

En apparence, elles ne différaient guère des meules ordinaires, mais elles constituaient un trésor : si on leur demandait quelque chose qu'on voulait avoir, la meule tournait d'elle-même et il en sortait tout ce qu'on voulait. On n'avait qu'à crier une incantation : « De l'or ! » si l'on en avait besoin ; « De l'argent ! » si l'on voulait en avoir et « Du riz ! » si l'on voulait manger.

Un jour, un ministre, soi-disant fidèle serviteur du roi, vola les meules cachées au dépôt de trésors.

Le trésor sur les épaules, il s'éloigna du palais royal à la faveur de la nuit et marcha vers son village natal. A la pointe du jour, ayant marché toute la nuit, il se trouva heureusement bien éloigné du palais royal. Cependant, son âme ne pouvait être tranquille un seul instant. Si les passants qu'il croisait semblaient le regarder, il sentait son cœur se serrer ; si quelqu'un le suivant lui demandait où il avait acheté les meules, il tremblait de peur. Il était trop évident que le roi ordonnerait de fouiller tous les coins du pays dès qu'il serait au courant de la disparition de ses meules, et qu'une fois le voleur pris, on lui couperait la tête.

Le ministre voleur tournait et retournait ses pensées : « Comment faire pour fuir au plus vite et me cacher chez moi ? » La lourde charge sur les épaules, il ne pouvait durant un si long chemin s'esquiver tranquillement. Réflexion faite, il prit le parti de faire un détour en bateau, par la mer. L'itinéraire serait plus long, mais en revanche, il risquait moins d'être intercepté, parce qu'il croiserait moins de passants.

Arrivé au bord de la mer, il déroba une barque, y chargea ses meules, hissa la voile et prit le gouvernail. Une brise soufflait bien à propos, et le bateau glissa comme une flèche vers le large. La terre ferme s'éloigna et finalement devint invisible. C'est seulement alors qu'il soupira d'aise. « Maintenant, personne pour me dénoncer au roi ! » se dit-il. C'était tout comme s'il était déjà retourné chez lui, dans sa maison natale.

Très satisfait, notre cambrioleur se mit à danser sur le bateau qui filait à toute voile sur les flots bleus. Il se mit à fredonner :

Que je suis heureux !

Allons vite, mon voilier !

Avec ces meules,

Je n'ai rien à envier au roi.

Si je demande des écus d'or ou d'argent ?

Si je commande du riz blanc ou du riz glutineux ?

Après ces premiers moments d'excitation, l'envie lui prit d'essayer les meules. Il réfléchit un moment :

« Un lingot d'or ? ou d'argent ? Ce sera la meilleure des choses, mais j'en demanderai après, de retour chez moi. Alors, qu'est-ce que je demande? »

Notre ministre marmonna un moment et se frappa soudain les genoux : l'idée du sel lui était venue à l'esprit.

–Oui, c'est ça ! s'exclama-t-il, j'ai besoin de sel.

Le sel, en ces temps anciens, était si précieux que les marchands le vendaient à des prix exorbitants. On disait donc que le sel valait son pesant d'or.

Il s'adressa aux meules :

–Mes meules, mes meules magiques, voulez-vous me donner du sel blanc ?

A ces mots, la meule se mit à tourner et du sel en jaillit. Au

premier tour, elle en donna une mesure, au deuxième tour deux mesures, ainsi de suite. En un clin d'œil, le sel s'amoncela.

–Est-ce bien du sel ? Je vais goûter.

Il en prit une poignée et la mit dans sa bouche.

–Ah, c'est un bon sel !

Très content, il se remit à fredonner :

Que je suis béni !

Allons vite, mon voilier !

Avec ces meules,

Je trouverai toutes les richesses,

Je vivrai une vie large,

Des milliers d'années durant,

J'aurai une vie de coq en pâte,

Des dizaines de milliers d'années.

Après cette strophe, il ferma les yeux et rêva de son avenir exaltant : une maison plus superbe que le palais royal, des mets délicieux, des valets qui s'inclinent de ses premiers mots, de jolies jeunes femmes....

Fasciné, il ne comprit pas que son bateau, rempli du sel, se mettait à s'enfoncer. On eût dit que le bonheur et le malheur arrivaient en même temps.

Ahuri, l'homme cria :

–Ça suffit, c'est assez maintenant !

Mais les meules tournaient toujours et il en sortait sans cesse du sel.

Notre voleur avait appris à les faire marcher, mais hélas ! Il ne savait pas les arrêter.

Le bateau finit par sombrer au fond de la mer. L'homme remonta à la surface, mais épuisé, il se noya.

Et les meules ? Que sont-elles devenues ? On dit qu'elles tournent aujourd'hui encore au fond de la mer et produisent sans cesse du sel. Qu'on imagine la quantité de sel sorti de ces meules qui tournent depuis ces temps immémoriaux ! On rapporte que les eaux de toutes les mers du monde sont salées à cause de cela.



La perle verte et la perle rouge

Il y avait, dans un village reculé en montagne, deux maisons côte à côte. L'enfant qui demeurait dans l'une s'appelait *Chakhandong-i* (signifiant l'enfant honnête) et celui de son voisin, *Yoksimdong-i* (signifiant l'enfant cupide).

Dès leur enfance, ces deux enfants n'avaient pas été en bons termes. Chaque fois qu'ils se trouvaient ensemble, ils se chamaillaient et finissaient par se battre. Car *Yoksimdong-i* voulait toujours tout accaparer, tandis que *Chakhandong-i* tentait de l'en dissuader.

Le temps passa vite, et ils devinrent adultes. Ils se marièrent et chacun fonda son ménage.

On dit que l'habitude prise à l'âge de trois ans persévère jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, et *Yoksimdong-i* devint

encore plus cupide, avec l'âge. Il se livra à toutes sortes de méfaits, il s'appropriâ même des biens d'autrui sous des prétextes absurdes. Il construisit une grande maison au toit de tuiles, il devint ainsi fort riche.

Cependant, *Chakhandong-i* pensait plutôt aux autres qu'à son propre ménage. La vie devint de plus en plus dure pour sa famille qui n'avait parfois rien à se mettre sous la dent.

Un jour d'automne tardif, cette famille se trouva à court de provisions. Les enfants pleuraient de faim. *Chakhandong-i*, à bout de ressources, passa chez *Yoksimdong-i* pour lui emprunter un peu de riz. Celui-ci ricana :

–On n'a aucun stock de riz à prêter aux pauvres !

Il refusa tout net et le mit à la porte. *Chakhandong-i* serra les poings, mais que faire ? Il se retourna, marcha, l'air abattu et arriva sans s'en rendre compte au bord d'un petit champ en terrasses sur le versant de la montagne.

La moisson était passée depuis longtemps, le champ était désert. Il ne soufflait qu'un vent maussade qui faisait s'envoler ça et là des feuilles mortes. Rien à glaner. Mais espérant un épi échappé à la moisson, il se courba et fouilla des yeux dans les sillons. Heureusement, il trouva un épi de maïs entre des feuilles sèches. Il fut un peu soulagé en pensant qu'il avait trouvé de quoi donner à manger à ses enfants affamés.

Il dévalait aussi vite que possible la montagne quand il entendit derrière lui une voix qui l'interpellait :

–Hé, jeune homme !

Chakhandong-i se tourna et aperçut dans le ravin une vieille femme gémissante, tombée là, la canne à la main. Il se précipita vers elle et la souleva en demandant :

–Vous avez mal ? Venez avec moi chez nous et reposez-vous un peu.

–Non, je suis épuisée et je dois franchir cette montagne-là avant le coucher du soleil. Eh bien, n'avez-vous pas de quoi manger ? Je n'ai rien avalé à midi et, prise de fringale, je ne peux plus marcher.

Sans hésiter, le jeune homme lui tendit son épi de maïs.

–Grand-mère, dit-il, je n'ai rien d'autre que ce maïs. Prenez ça si vous voulez. Ah, on ne mange pas le maïs cru. Attendez que je le grille au feu.

La vieille prit le maïs dans la main.

–Non, pas la peine d'allumer du feu, je le ferai moi-même. Vous avez vraiment un cœur d'or. Comment pourrai-je vous rendre cela ?

–Grand-mère, inutile de me récompenser pour cela.

La vieille femme très voûtée couvrait le jeune homme d'un regard attendri. Elle reprit au bout d'un moment :

–Hé, jeune homme, écoutez-moi attentivement. Un pin vieux de plusieurs siècles se trouve au pied de cette montagne. Vous trouverez sous cet arbre une perle verte et une autre rouge. Prenez la verte et jetez-la dans la cour de votre maison. Vous aurez alors une surprise. Mais ne touchez jamais à la rouge, retenez bien cela. Adieu, bonne chance, mon enfant. Moi, je m'en vais.

Après quoi, la canne à la main, la vieille reprit son chemin et disparut dans la forêt.

Chakhandong-i s'approcha de la montagne indiquée et trouva effectivement un grand pin, sous lequel il découvrit deux perles, une verte et une rouge.

Il prit la verte et rentra chez lui. Les enfants qui l'attendaient avec impatience accoururent à sa rencontre.

—Papa, as-tu emprunté du riz ? demanda l'un d'eux.

—Non, mais en revanche, j'ai une perle que voici.

—Oh, une perle verte ! Elle est belle. Mais à quoi peut-elle servir ?

—Je ne sais pas moi non plus. On m'a dit que nous aurions une surprise en la jetant dans la cour. Allons, jetons-la.

Les enfants se perchèrent sur les marches du perron tandis que le père jetait la perle. Elle roula par terre et s'arrêta au milieu de la cour.

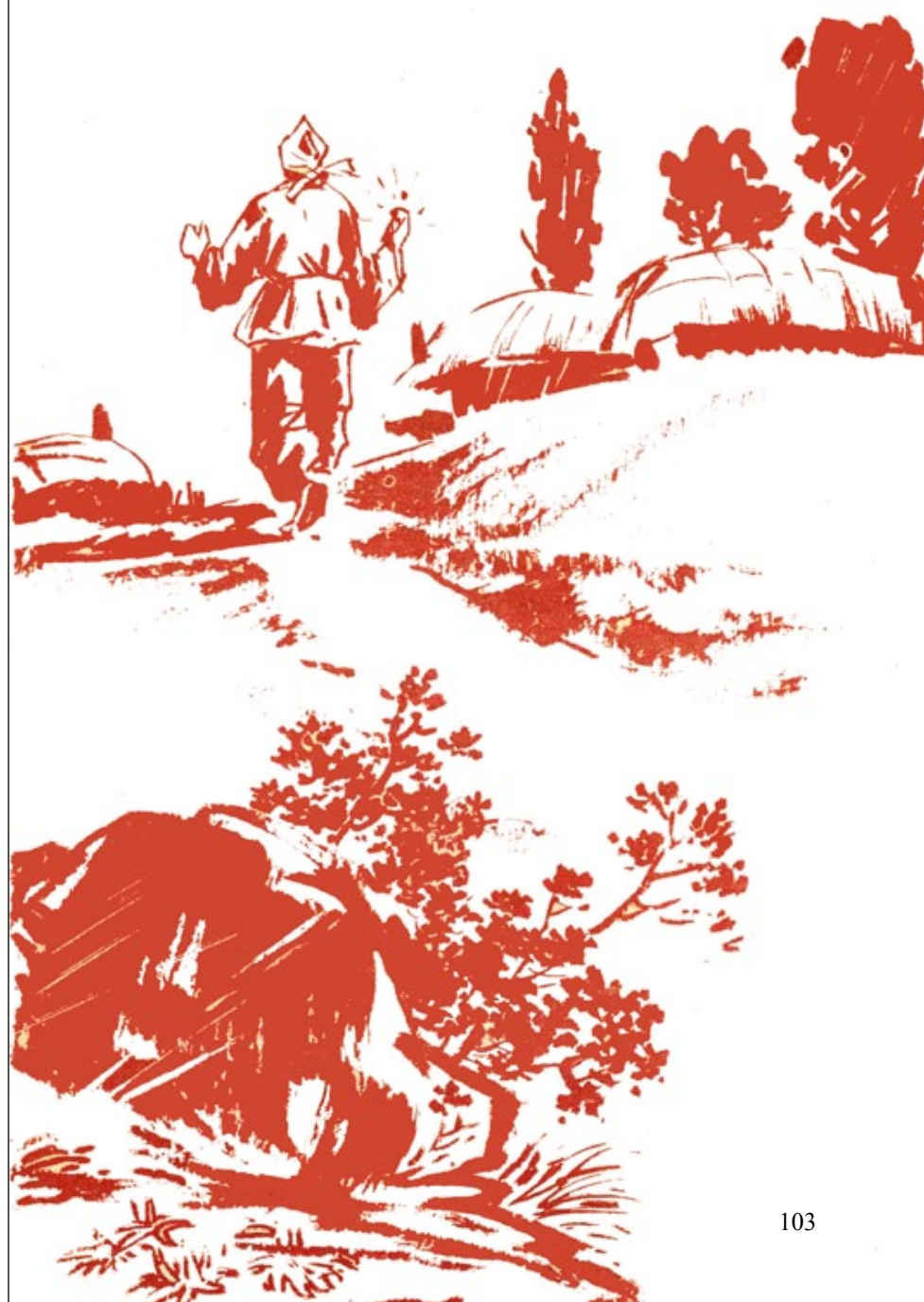
A l'instant, un meuglement se fit entendre et un bœuf apparut. Les enfants battirent des mains :

—Ah, nous avons un bœuf à nous !

Le père reprit la perle qu'il fit rouler de nouveau. Cette fois, deux bœufs apparurent. Enthousiasmé, il la jeta une troisième fois. Quatre bœufs firent alors leur apparition.

C'était bien une perle magique. Le nombre de bœufs doublait à chaque coup.

Chakhandong-i pouvait avoir des bœufs autant qu'il en voulait. Mais au lieu de les accaparer, il les distribua



équitablement aux villageois pauvres qui n'en avaient pas.

A cette nouvelle, *Yoksindong-i* arriva en courant chez *Chakhandong-i* et lui demanda comment il avait trouvé autant de bœufs.

Chakhandong-i ne voulait pas affronter cet homme méchant, mais importuné, cédant à ses instances, il lui raconta l'histoire de la vieille femme bienfaisante qu'il avait rencontrée.

Entendant cela, l'homme cupide ne put résister à l'envie d'avoir lui aussi une perle magique.

Il monta tout droit sur le petit champ, fouilla éperdument dans les sillons et trouva enfin un épi de maïs.

—Hi, hi, ça va, se réjouit-il. Maintenant j'aurai une perle magique !

Il s'assit au bord du champ et attendit l'apparition de la vieille sorcière. Enfin, il découvrit une femme qui marchait sur un sentier, une canne à la main.

Il se leva en sursaut et l'appela en hâte :

—Hé, grand-mère, attendez-moi, j'ai quelque chose à vous dire.

Elle s'arrêta et attendit qu'il fût tout près d'elle.

—Qu'avez-vous, mon enfant ? demanda-t-elle.

Il lui tendit son maïs de but en blanc :

—Je vous donne cela, dit-il, mais en revanche vous m'indiquerez où se trouve la perle magique.

L'épi de maïs dans une main, elle resta un bon moment sans mot dire, puis articula :

—Si vous y tenez tant ! Un orme vieux de plusieurs siècles pousse au pied de cette montagne que vous voyez là-bas. Vous trouverez, sous cet arbre, une perle verte et une autre rouge. Prenez la verte et jetez-la dans la cour de votre maison. Vous aurez une surprise. Mais défendez-vous de prendre la rouge. Bonne chance. Je m'en vais.

—Hi, hi... Compris.

Sans lui adresser même un mot de remerciement, l'homme cupide se mit à courir vers la montagne. En effet, deux perles se trouvaient côte à côte sous un vieil orme.

Il prit en hâte la perle verte, mais il ne put s'en retourner tout de suite.

—Mais la rouge ? Advienne que pourra ! Je prends la rouge aussi !

La perle verte dans la main droite, la rouge dans l'autre, il rentra chez lui en sautant de joie.

Debout sur le perron, il promena un regard circulaire autour de sa vaste cour et aperçut le portail entrebâillé ; étonné, il cria :

—Qu'on ferme cette porte-là ! Je vous ai dit bien des fois que la fortune de la maison s'échappe si l'on néglige le verrouillage !

Mais vous êtes si peu attentifs !

Quelqu'un se précipita en hâte vers le portail et verrouilla hermétiquement la porte.

Quand la perle verte eut roulé jusqu'au milieu de la cour, un bœuf apparut en s'ébrouant.

–Heu, c’est bien un vrai bœuf qui apparaîtrait. Eh bien, la perle rouge, que fait-elle surgir ?

Il jeta la perle rouge qu’il tenait dans sa main gauche.

A l’instant apparut un grand tigre, qui avala d’un coup de dents le bœuf, sauta par-dessus la palissade et disparut on ne sait où.

L’homme cupide resta un bon moment interdit, puis ramassa les deux perles. S’il avait été comme les autres, il aurait jeté aussitôt la perle rouge par-dessus la haie. Mais aveuglé par la richesse, il ne s’en débarrassa pas.

–Que ce soient des tigres ou d’autres bêtes, tout est bon pour moi, s’ils me viennent en nombre !

Il réunit les deux perles dans une main et les jeta à la fois. Apparurent alors un bœuf furieux et un tigre enragé.

Le bœuf, reniflant, se rua sur l’homme du perron, lui donna un coup de corne et s’enfuit on ne sait où.

Sans avoir le temps de dire ouf, il vola en l’air et tomba au milieu de la cour. A ce moment, le tigre le prit par la nuque et disparut par-dessus la palissade.

Voilà comment l’homme cupide, exécré pour ses méfaits divers, fut mangé par un tigre qui abrégéa sa vie.

Quant à *Chakhandong-i*, aimé de tout le village, il eut, dit-on, une vie longue et heureuse jusqu’à ce que ses arrière-petits-fils se marient.



La mort d’un renard

Il était une fois une heureuse famille de cailles dans une montagne. Maman et papa cailles étaient fort accommodants, et les enfants cailleteaux, bien sages.

Tous plus laborieux les uns aussi bien que les autres, ils n’avaient aucun souci aussi bien en été, saison où tombaient les fortes pluies, qu’en hiver où les grands vents soulevaient des blizzards.

Or, dans la montagne d’en face vivait un renard rusé, mais on ne peut plus fainéant et cupide.

Un automne, en ces jours où commençait à souffler un vent frais, les cailles travaillaient avec encore plus de zèle du matin

au soir, pour se préparer à l'hiver imminent.

Cependant, le renard fainéantait à longueur de journée, voyageant d'une montagne à l'autre. Ce n'était rien qu'il paresse tout seul, mais il voulait parfois empêcher les cailles de travailler :

—Oh, disait-il, que vous êtes misérables ! Combien de jours encore voulez-vous vivre en suant comme ça ? Je ne vous comprends absolument pas. Ne vous trémoussez pas, divertissons-nous ensemble.

Enfin, les arbres des montagnes se dépouillèrent de leurs feuilles et vinrent les froidures de l'hiver.

La neige tomba en abondance et le blizzard fit rage. Monts et vallées, tout fut couvert d'une housse blanche. On ne savait où trouver de quoi manger.

Même le jour de l'an, où tous les animaux s'égayaient autour d'un grand festin, le renard dut pleurer de faim. Mais chez les cailles, les rires ne cessaient d'éclater.

Ce jour-là, ne pouvant plus supporter la faim, le renard sortit de sa maison, s'approcha à pas de loup de la maison des cailles et regarda furtivement à l'intérieur par un interstice de la porte.

Maman caille était seule. Les autres avaient été invités chez des voisins. « Le moment est propice ! » se dit le renard. Il avala sa salive, força la porte et happa la caille. En un clin d'œil, la voilà prise d'un coup dans la gueule du renard. La caille, ahurie, suffoquée, suppliait en haletant :

—Monsieur le renard, écoutez-moi. Je me résigne à mourir pour vous. Je n'ai pas à me plaindre si je meurs pour vous. Mon seul regret, si j'ose dire, est que je disparaisse sans que les miens connaissent mon sacrifice. Ne voudriez-vous pas me permettre de les en avertir d'un seul mot ? C'est ma dernière volonté avant ma mort. Ayez la bonté d'exaucer mon vœu. Mon benjamin s'appelle « caille-pierre ». Appelez-le seulement une fois par son nom, à ma place. Il arrivera tout de suite.

Le renard, de son côté, pensait surnoisement : « Si les petites cailles se réunissent, je les mangerai elles aussi ! » Il ouvrit sa gueule et hélas :

—Caille-pierre !

Il lâcha ainsi le butin, qui d'un bond se percha sur une branche d'arbre. Tandis qu'il haletait de rage, dépité, le museau lève vers le haut de l'arbre, tout comme un chien qui poursuivrait une poule, la caille se gaussa :

—Oh, monsieur le renard, je ne vous croyais pas si bête. Eh bien, réfléchissez un peu. Si vous m'aviez mangé, moi seule, auriez-vous été rassasié ? Vous aurez une autre occasion. Mais je vous suis reconnaissante de m'avoir lâchée et je vous le revaudrai généreusement. Suivez-moi.

Voltigeant devant le renard, la caille le conduisit vers un col où passaient nombre de voyageurs. Le renard ne savait pas où elle le guidait.

Juste à ce moment, apparurent sur le chemin deux vieux

hommes qui semblaient monter ramasser du bois mort.

– Mon vieux, regardez là-bas. N'est-ce pas un renard ?

–Si, c'est bien un renard.

Tous les deux, chacun un bâton à la main, se mirent à la poursuite de l'animal.

La caille se posa alors, légèrement, sur le dos du renard et dit :

–Monsieur le renard, ne bougez pas, voici des hommes qui veulent vous chasser. Faites le mort. Autrement, vous risquez un malheur. S'ils viennent vous battre, c'est moi qui recevrai le premier coup, n'est-ce pas ?

Le propos semblait raisonnable. Le renard ne bougea plus, couché à plat ventre.

Les deux hommes, arrivés tout près du renard, chuchotèrent :

–Coup double, toi la caille, moi le renard.

« Hop ! » Les deux bâtons firent un moulinet en l'air et frappèrent dur. La caille s'envola d'un coup d'aile. Et le renard ?

Lourdement battu, il poussa un seul glapissement, frémit et fut raide mort.



La vengeance d'un frère et de sa sœur

Il était une fois une chaumière dans un village. La porte d'entrée donnait sur la mer bleue et une haute montagne dominait la maison par derrière.

Un garçon et une fille y demeuraient avec leur père et leur mère.

Le père travaillait la terre et la mère filait, le garçon fréquentait une école de village. La fillette, encore jeune, n'était qu'un petit poussin. La famille était bien heureuse.

Chaque jour, on n'y entendait que des rires. Le matin, avec le lever du soleil, ils riaient au plaisir de commencer le travail

d'une journée ; le soir au clair de lune, ils riaient, fiers d'avoir terminé une bonne journée de labeur.

Or, un jour, survint un grand malheur : un bandit poilu, en habit noir et portant deux sabres à la ceinture, fit irruption dans la maison, tua le père, enleva la mère et mit le feu à la chaumière. Les enfants, ayant miraculeusement survécu, devinrent ainsi orphelins.

Cependant, ils ne restèrent pas à broyer du noir. Ayant dressé une hutte à côté de la tombe du père, dans la montagne située derrière l'ancienne maison, ils se mirent à s'exercer nuit et jour à l'épée.

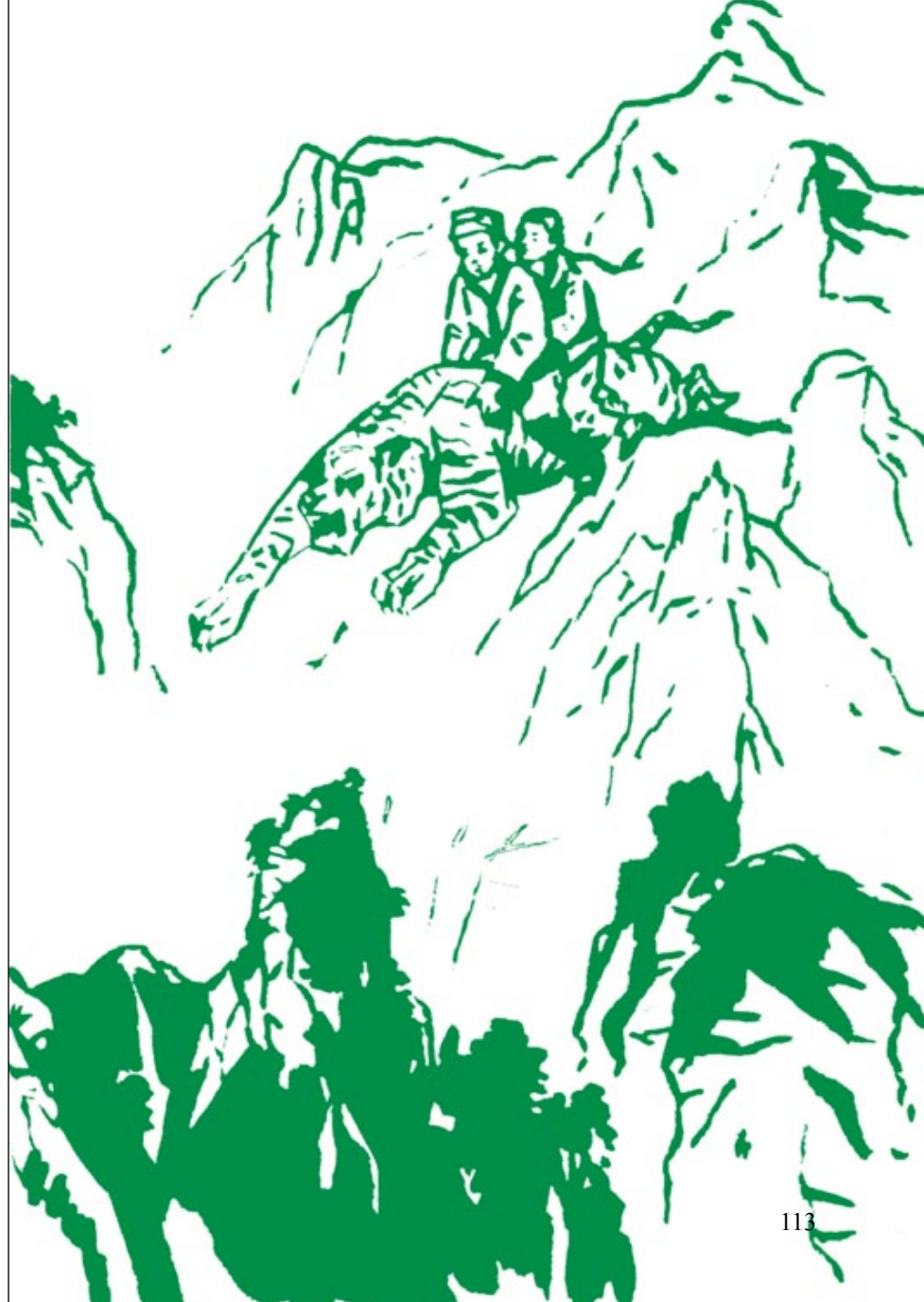
La faim, l'épuisement, la solitude dans une hutte obscure, sans même une lampe dans la nuit, ils ne redoutaient rien de tout cela. « Coûte que coûte, nous vengerons papa et sauverons maman », telle fut leur volonté inflexible.

La nouvelle de l'existence de ces enfants farouches se répandit de bouche à oreille. Nombre d'animaux de la montagne, à poil et à plume, affluèrent à qui mieux mieux pour les aider.

Un tigre en premier, un ours ensuite. Des faucons et des aigles. Parmi les oiseaux figurait un cormoran marin, qui arriva avec des poissons pris dans sa gorge.

Tantôt montés sur le dos du tigre, les enfants s'exerçaient au sabre, tantôt avec l'ours, ils s'entraînaient à ramer sur la mer.

Les villageois, malgré l'angoisse et la menace constante du bandit, leur apportèrent de quoi manger et de quoi se vêtir.



Les enfants pleuraient souvent à la pensée de leur mère, détenue chez le bandit.

Un perroquet leur raconta une histoire de vengeance.

Ce n'était pas tout. L'aigle fit part de leur volonté à tout l'univers, tandis que le tigre, les portant sur son dos d'une montagne à l'autre, d'une vallée à l'autre, les enhardit.

Avec le temps, ils grandirent et devinrent robustes.

Un matin, ils partirent à dos de tigre à la recherche de leur mère.

Le faucon leur servait de guide. Le cortège franchit quatre-vingt-dix-neuf cols abrupts. Après le centième, apparut la caverne du bandit, au fond d'une vallée sombre, entourée d'un mur de pierre, si haut qu'il semblait toucher au ciel. Le tigre le franchit d'un bond. La bouche de la caverne évoquait la gueule d'un monstre. Quand le cortège se mit à pénétrer dans cette grotte effrayante, des bruits sourds, mystérieux et à peine reconnaissables, leur parvinrent : « Boum, boum ». On dressa les oreilles, on s'approcha d'où venaient ces bruits et on reconnut que c'étaient des coups de pilon.

—Frère, c'est maman qui pile ! chuchota la sœur, la mine réjouie.

—Oui, allons vite.

Le frère éperonna légèrement le flanc du tigre, qui arriva d'un seul trait devant la grille derrière laquelle la mère s'acharnait au mortier.

—Maman !

Ils dégringolèrent vers la mère, qui, surprise, laissa échapper son pilon et se précipita à leur rencontre, éperdue, les bras ouverts pour les embrasser. Hélas, des barreaux de fer, gros comme le bras, les séparaient.

—Oh, mes enfants, comment est-il possible que vous vous trouvez ici ? s'écria la mère d'une voix étranglée par l'angoisse.

Le garçon, la poitrine bombée, plastronna :

—Mère, entre-temps, je me suis exercé, je sais sabrer. Je couperai la tête du bandit, pour venger feu mon père.

—Non, fit-elle en secouant la tête. Tu as beau être une fine lame, il est impossible de le tuer ici. Son âme se trouve conservée dans une île lointaine. A moins qu'on en finisse avec cette âme, mise à part au loin, le monstre ne tombe jamais.

—Hein, est-ce vrai ?

—C'est la vérité. On dit que cette île se trouve au milieu de la mer de l'Est et que l'abord en est protégé par des orages et de méchants poissons qui empêchent la navigation. Puis, il faut traverser une mer de flammes.

Elle poussa un long soupir avant de reprendre :

—Après cette mer de feu apparaît une île peuplée d'animaux monstrueux. Au milieu de cette île, un lac profond est habité par un harle. Dans son ventre, il garde un œuf où est conservée l'âme du bandit.

—Compris, mère, je me vengerai coûte que coûte.

– Retire-toi vite avant le retour du bandit.

–Mère, soyez tranquille, à bientôt !

Les enfants regagnèrent leur hutte avec le tigre.

Le lendemain, ils construisirent un grand radeau au bord de la mer. Les préparatifs finis, ils partirent en mer, accompagnés de l'aigle, du faucon, du cormoran marin, du tigre et de l'ours. Les premiers jours de navigation, la mer fut calme. Mais, elle se mit à s'agiter. Une tempête se déchaîna, des vagues furieuses barraient leur route, des poissons féroces menaçaient de renverser le radeau.

–Frère, je tiens le gouvernail, occupe-toi des poissons qui attaquent !

Le frère dégaina son épée et ordonna :

–Moi, je me charge de l'avant-pont, tigre, toi garderas le côté droit, et l'ours, le côté gauche.

Unis dans une seule volonté farouche, ils bravèrent les vagues en courroux et tuèrent tous les poissons menaçants.

L'orage passé, une mer de feu apparut devant eux. Mais, cette mer effroyable ne pouvait les faire reculer. Le frère et la sœur puisèrent de l'eau et mouillèrent l'ours et le tigre, qui craignaient le feu à cause de leurs poils. On put ainsi traverser sain et sauf la mer de feu. L'île en question apparut enfin, et ils durent combattre plusieurs jours et plusieurs nuits les animaux féroces avant de parvenir au bord du lac. Là, le cormoran marin plongea dans l'eau. Le lac était si profond qu'on ne le vit émerger qu'après de longues minutes. Enfin, le harle pourchassé

par le cormoran apparut à la surface et s'envola.

L'aigle et le faucon, qui survolaient alors le lac, fondirent en piqué et le prirent chacun par une aile. Le harle se débattit et pondit un œuf qui tomba au fond de l'eau. Le cormoran marin replongea et pêcha l'œuf. Il était gros comme le poing.

Le frère plaça l'œuf sur un plat de rocher et le martela avec une grande pierre. Mais, l'œuf ne se cassa point.

–C'est à moi d'en finir, intervint la sœur. Maman m'a appris à traiter les œufs. Retournons vite avec l'œuf, c'est moi qui le tuerai !

Le cortège prit le chemin du retour, la sœur fit bouillir une marmite d'huile et y plongea l'œuf, qui fondit.

Le frère et la sœur regagnèrent la caverne du bandit.

Ce dernier, ayant perdu son âme, chancelait. Il menaçait pourtant la mère, son couteau en main, l'air furieux, prêt à se ruer.

–Garce, c'est toi qui as indiqué à tes enfants le lieu où était cachée mon âme, dis ?

Ce fut à ce moment que le frère et la sœur arrivèrent et se plantèrent devant la mère.

Le bandit, surpris, marchait à reculons.

–Vaurien, reçois mes coups d'épée !

Sur ce, le frère brandit son arme et lui coupa la tête d'un seul coup. La vengeance accomplie, les enfants embrassèrent leur mère.

On rapporte que par la suite, retournés au village avec tous les trésors du bandit, ils les distribuèrent aux pauvres et qu'ils ont eu une vie longue et heureuse avec leur mère.



Le maillet d'or et le maillet d'argent

Il était une fois deux frères dans un village. Le cadet avait bon cœur, honnête et dévoué à ses parents, alors que l'aîné était malhonnête, malin et ingrat.

Un jour d'automne, le cadet monta sur la montagne pour ramasser du bois mort, un chevalet de portefaix sur le dos. Les fagots faits, autant qu'il pouvait en porter, il se reposa un moment sous un grand noisetier. Un vent frais soufflait, et dans un bruissement de feuilles, une grosse noisette tomba de l'arbre et roula à ses pieds.

Il la prit précipitamment et murmura, revigoré :

–Ho là, comme c'est alléchant ! C'est pour mon père.

L'instant d'après, une autre noisette tomba.

–Celle-ci, je la donne à ma mère, fit-il.

Une troisième roula par terre.

–C'est à mon frère.

Un moment après, une autre tomba encore.

–C'est pour la femme de mon frère.

Un peu plus tard, il en vit encore une qui roula.

–Celle-là, c'est moi qui la mange.

Il mit ces noisettes dans ses deux poches.

Sur le chemin du retour, la charge de bois sur le dos, il s'égara. Tandis qu'il errait ça et là, le jour tomba et il commença à faire sombre.

Le fond de la forêt épaisse s'obscurcit subitement. Maintenant tout à fait perdu, le jeune homme était obligé de passer la nuit dans la montagne. Espérant cependant retrouver la piste, il erra encore quelques heures, et enfin, il trouva par bonheur une hutte abandonnée.

–Tant pis, je passerai ici la nuit, se disait-il.

Il déposa sa charge dans la cour et pénétra dans la hutte. Solitaire dans une maison vide, il avait grande peur. Et il grimpa sur une poutre pour se cacher.

Un silence de mort pesait sur les environs. On n'entendait que des cris de grillons. La nuit était déjà bien avancée, lorsqu'un vacarme se fit entendre au dehors et que la porte s'ouvrit en grinçant. Une foule de monstres entrèrent par la porte grande

ouverte. C'était effroyable. Pour ne pas crier d'horreur malgré lui, le garçon, frémissant, sortit une noisette de sa poche et la mit entre ses dents.

Chacun des monstres avait un maillet luisant à chaque main. Assis à la file, ils se mirent à jouer au martelage.

*Tic tac, tic tac,
Donne-moi de l'or, tic tac,
Donne-moi de l'argent, tic tac.*

Le jeune homme, apeuré, étreignant la poutre, le souffle coupé, serra les dents sans le vouloir, craqua ainsi la noisette qui se cassa avec un bruit sec, si fort que la poutre vibra.

Stupéfiés, les monstres s'écrièrent :

–Tiens ! Quel est ce bruit ? La maison s'écroule !

Ils jetèrent leurs maillets par terre et prirent leurs jambes à leur cou.

Le jour pointa. Le jeune homme descendit et remarqua les maillets d'or et d'argent abandonnés, ainsi que des tas de pierres précieuses. Il rentra chez lui avec ces trésors entre ses fagots.

Grâce à ces pierres, il construisit une grande maison au toit de tuiles, acheta des vêtements de soie et des vivres. Il n'eut plus rien à envier aux autres.

Informé de son enrichissement subit, son aîné jaloux arriva chez lui à la hâte.



–Hé, réponds franchement, sinon je ne te laisse pas tranquille. Où as-tu volé ces objets, hein ? Autrement, tu ne serais pas devenu aussi riche tout d’un coup. Dis la vérité, hurla-t-il.

–Tu abuses, frère... moi un cadet, je mentirais à mon aîné ? Sur ce, le cadet relata en détails comment il avait obtenu les trésors.

L’histoire du cadet flatta irrésistiblement la cupidité de l’aîné. De retour chez lui, il enfila exprès un habit usé et alla à la montagne, le chevalet sur le dos. Il bâcla une charge de bois et s’assit sous un noisetier.

Un peu plus tard, –c’était donc vrai–, une noisette tomba et roula à ses pieds. Il la prit et grommela :

–C’est à moi de manger ça.

Une autre tomba.

–C’est à mon fils.

A la troisième, il s’écria :

–C’est à ma femme !

A la quatrième, il dit :

–Ça à mon père ? Non, on verra après.

A la cinquième, il hésita :

–C’est à ma mère ? Non, ça aussi on verra après.

Il partagea ces noisettes dans ses poches et alla à la maison vide sans attendre la tombée de la nuit. Il grimpa sur la poutre et guetta l’apparition des monstres.

Comme il s’y attendait, les monstres affluèrent.

Les yeux ronds, il regarda avant tout les mains des diables et

il remarqua les maillets luisants. « Ça y est. Tout cela est à moi ! » Tandis qu’il se réjouissait, les monstres se mirent à jouer avec les marteaux.

Tic tac, tic tac,

Donne-moi de l’or, tic tac.

Donne-moi de l’argent, tic tac.

L’homme tira une noisette de sa poche et murmura : « On verra qui sera dupé ! »

Il croqua à belles dents : « Tac ! » Un bruit sec retentit. Il crut les lutins en débandade. Mais non. A son grand étonnement, au lieu de se sauver, ils jetèrent des regards inquisiteurs autour d’eux en roulant des yeux furieux et apercevant l’homme sur la poutre se ruèrent sur lui, en criant :

–Te voilà revenu ! L’autre fois, gredin, tu nous as surpris pour nous prendre nos maillets magiques... Veux-tu nous tromper encore ?

Ils le firent descendre sur le plancher et le matraquèrent.

–Aïe, de grâce, ayez pitié de moi !

Frappé autant qu’il est possible et mortellement meurtri, il rentra chez lui à grand-peine au lever du jour. On dit qu’il s’est repenti de ses méfaits, s’est transformé et que depuis lors, vivant en bons termes avec son frère cadet, il s’est dévoué à ses parents.



Le tigre et le bœuf

Savez-vous pourquoi le tigre, connu comme roi des bêtes sauvages, refuse de toucher à un bœuf ?

Il était une fois un vieux tigre dans les profondeurs de la montagne. Se vantant d'être le plus puissant du monde, il malmenait même les grandes bêtes comme l'ours et le sanglier, sans parler des faibles et des petites comme le cerf et le lièvre.

Il était si méchant que les bêtes tremblaient rien qu'à entendre parler de lui.

Un soir, à la fin de l'hiver, après le dîner, rassasié, le tigre, assis sur la berge d'un précipice, regardait en contrebas dans la vallée.

Un tintement de clochettes parvint de loin à ses oreilles. Il scruta les environs et aperçut une bête jaune traîner une charge grosse comme une montagne.

Tiens ! Qu'est-ce que cela ? s'interrogea-t-il.

—Par curiosité, il descendit lentement dans la vallée où un bœuf était en train de tirer un traîneau chargé à plein de bois.

—Hum, un bœuf. Tu crois que je ne fais pas ce que tu fais ? Je suis vieux, mais il n'y a encore personne pour se mesurer avec moi en ce monde, marmonna-t-il.

Il se proposa d'essayer sa force sur un traîneau semblable à la première occasion.

Avec la tombée de la nuit, le temps se refroidit et le sol dégelé durant le jour commençait à regeler.

Le vieux qui conduisait le bœuf arrêta le train. Il restait encore beaucoup de chemin à faire jusqu'à son village, mais la bête semblait épuisée. Il la regarda d'un air attendri et dit :

—Aujourd'hui, c'est assez, rentrons à la maison, nous reviendrons demain.

Et il détela la bête et rentra avec elle, le traîneau laissé sur place.

Quand la nuit fut complète, le tigre s'approcha du traîneau.

—Voyons qui est le plus fort. Après tout, il est impossible que je ne puisse remuer ce que traîne un bœuf, raisonna-t-il.

Il se glissa sous le joug et voulut ébranler le traîneau, mais le traîneau ne bougea point.

–Hein ? Comment cela se fait-il ? Ce sale traîneau refuse de m’obéir ?

Il fit l’impossible pendant toute la nuit, mais il ne put déplacer le traîneau d’un seul pouce. Fort vexé, il rugit, mais pourtant il n’y put rien. Il était si stupide qu’il ne savait pas que le traîneau était collé au sol par le gel. C’est au moment où le ciel s’éclairait à l’est qu’il abandonna le traîneau, de crainte d’être vu par d’autres.

Il était si dépité d’avoir peiné à longueur de nuit qu’il revint à la berge sans prendre son petit déjeuner pour observer la conduite du bœuf.

Au lever du soleil, le bœuf réapparut en faisant bruyamment tinter ses clochettes.

Le tigre, accroupi, le regardait fixement.

–Hum, c’est bien le bœuf d’hier. Voyons comment il remue son traîneau !

Mais, le bœuf tira doucement le traîneau et disparut lentement vers le village.

Le tigre resta longtemps à le regarder s’éloigner et puis murmura :

–Oh, il est plus fort que moi. Je perds la face si je prenais de grands airs devant lui.

Depuis lors, il n’osa jamais se ruer sur un bœuf.



***Koedong-i*, enfant intelligent**

1. La nudité de la grenouille

Cela se passa dans la tendre enfance de notre *Koedong-i*, enfant sage.

Un jour, son père le conduisit à la rizière, la main dans la main. Arrivé en bordure du champ, l’enfant dit en souriant :

–Papa, laisse-moi aller seul.

–Bon. Comme il te plaira.

L’enfant marcha à petits pas devant son père sur la chaussée de la rizière. A son approche, les grenouilles qui étaient cachées

dans des touffes de soja sautèrent dans l'eau.

Le père dit alors au petit :

–Les grenouilles s'enfuient, elles ont peur de toi. L'enfant fit non de la tête, contrecarrant son père :

–Non, papa. Elles n'ont pas peur de moi.

–Et pourquoi donc se sauvent-elles ?

L'enfant s'arrêta et regarda attentivement les grenouilles. Puis il répondit :

–Papa, regardez comme elles sont nues. Elles se cachent parce qu'elles ont honte.

–Ha ha ha ! fit le père qui éclata de rire. Tu as vraiment raison.

2. La descente du père dans la cour

Koedong-i allait avoir cinq ans. Un jour, son père l'appela de sa chambre alors qu'il s'ébattait dans la cour :

–Mon enfant, viens vite à moi !

L'enfant accourut vers lui et se planta devant les marches du perron.

Le père dit :

–Je voudrais voir si ton intelligence s'est développée. Réponds à ma question. Où se trouve maintenant ton père ? A cette question toute simple, l'enfant resta un moment interdit, et puis répondit :

–Vous êtes dans la chambre.

–Oui, cela est certain. Mais arrange-toi pour que je sorte de la chambre et descende dans la cour près de toi.

L'enfant réfléchit un moment, la tête inclinée, et dit, le regard fixé sur son père :

–Vous me permettrez de vous traîner par les basques ?

–Est-ce tout ce à quoi tu as pensé ?

Le père fit claquer la langue et reprit :

–Tu ne réussiras pas comme ça. Es-tu certain que tu l'emporteras sur moi par la force ? Non, de toutes façons. Un homme doit savoir faire travailler sa tête, sinon ses mains et ses jambes peinent. Cherche un moyen de me tromper.

–L'enfant se mit à réfléchir, perché sur une marche du perron, les mains sous le menton.

Soudain, il commença à pleurer à gros sanglots. On ne savait pourquoi.

Le père, étonné, demanda, les yeux grands ouverts :

–Et pourquoi pleures-tu ? As-tu mal ?

–Non, papa, répondit l'enfant en sanglots. Mais... je ne veux pas agir insolemment.

–Quoi ! Qu'est-ce qui est insolemment ?

–Comment vous dirais-je sans être insolent de sortir de la chambre alors que vous vous reposez tranquillement ? Plutôt que de vous faire rentrer dans la chambre... Je ne peux le faire et je pleure.

Le père fit un signe de tête approuvatif et dit :

–Hum, tu as raison. Je me place dans la cour, tu m’obligeras alors à rentrer dans la chambre.

Sur ce, il se leva et descendit dans la cour.

En le voyant descendre, l’enfant qui feignait de pleurer éclata de rire en battant des mains.

–Oh, papa est enfin descendu dans la cour ! Papa, c’est fait, oui ? Etes-vous content ?

–Bougre, tu m’as trompé !

–Alors comment faire ? Je n’avais pas d’autres astuces.

Le père fut obligé de rire et lui caressa la tête.

–Tu as gagné et moi, j’ai perdu. Ton intelligence s’est développée doublement ! s’exclama-t-il.

3. La traversée des trois enfants par le pont

Un beau jour de printemps, le père envoya *Koedong-i* faire une commission au village voisin.

L’enfant quitta la maison. Quand il arriva au bout d’un pont menant au village voisin, il aperçut trois garçons en pleurs. C’étaient malheureux infirmes : un bossu, un borgne de l’œil gauche et un boiteux de la jambe droite.

–Pourquoi pleurez-vous, leur demanda *Koedong-i*.

–Regarde là-bas, répondit le bossu. Vois-tu le factionnaire qui, une matraque à la main, monte la garde à l’entrée du pont ?



Le préfet du canton a organisé un pique-nique au-delà du pont, au pied de la montagne, mais on défend aux estropiés d'en approcher.

–Fi, les estropiés ne sont-ils pas des hommes ? se plaignit le borgne.

–Comment faire ? Il faut que nous passions ce pont pour rentrer chez nous, grommela le boiteux.

Koedong-i porta ses regards sur le pont que le factionnaire, les yeux vigilants, arpentait, brandissant une trique.

« Comment tromper la sentinelle ? *Koedong-i* resta un moment pensif, en clignotant des yeux. Bon !... » fit-il en frappant son genou.

Il tint conseil avec les infirmes. Ceux-ci acquiescèrent unanimement d'un signe de tête.

Suivant les indications de *Koedong-i*, le bossu prit une pierre et, courbé, se mit à tracer une ligne sur le pont. Et le borgne, cachant d'une main le creux de son œil sans globe, le suivit en criant :

–Trace tout droit, un peu vers la droite... Non, vers la gauche... Un peu plus...

Ce disant, il remuait l'autre main à droite et à gauche.

Quand ils dépassèrent le milieu du pont, le factionnaire cria :

–Pourquoi diable vous ébattez-vous sur le pont ? Allez jouer ailleurs !

Alors, le boiteux s'écria à l'adresse de ses copains :

–Voilà, je vous ai bien avertis qu'on nous passera un savon si nous jouons au tracement ici ! C'est moi qui effacerai. Jouons au-delà du pont.

–Bon. Suis-nous vite en effaçant la trace.

Ce disant, le bossu et le borgne passèrent le pont en un clin d'œil, suivis du boiteux.

Ayant franchi le pont, les trois enfants infirmes bondissaient de joie. Arrivé à leur suite, *Koedong-i* leur sourit :

–Voyez-vous ! A faire travailler la tête, on réussit en tout. Il ne faut pas pleurer devant une difficulté. Bon voyage, mes amis.

Il se sépara d'eux et se dirigea le cœur léger vers le village voisin.

4. Une filouterie échouée

Un jour, on vit un voyageur s'arrêter devant une maison du village où habitait *Koedong-i*.

Il pria le maître de lui permettre de passer une nuit chez lui puisque le jour allait tomber.

Le paysan, hospitalier, le reçut aimablement. Il l'invita à entrer, s'excusant de n'avoir pas une bonne chambre.

Après le dîner, le maître fit un lit dans une pièce inoccupée. L'hôte lui confia son sac vide en priant de le garder pendant la nuit.

–A votre aise, accepta l'autre et il mit le sac sur le placard.

Le lendemain matin, s'apprêtant au départ après le petit déjeuner, l'hôte demanda de lui rendre son sac. Le maître le lui rendit. Or, ayant examiné le fond du sac, l'hôte se mit en colère en criant :

—Où sont les objets qui étaient dedans ?

—Quels objets ? Vous m'avez confié un sac vide, pas vrai ?

—Quoi ? Un sac vide ? Non. Il y avait là un lingot d'or et un autre d'argent. Rendez-les-moi !

Le paysan, éberlué, resta un moment déconfit. Il était convaincu que le sac était vide, mais l'autre affirmait y avoir mis des trésors ! Que faire pour démontrer la vérité ? Il réfléchit et trouva l'affaire incompréhensible. Il réaffirma que le sac était bien vide quand il l'avait reçu. L'hôte s'emporta de plus belle et exigea qu'on lui rende ses lingots tout de suite.

A ses cris, tout le village s'assembla. Mais personne ne savait qui était le menteur. On décida de porter plainte devant le préfet du canton.

Quand le paysan et le voyageur eurent comparu, le préfet interrogea d'abord le voyageur :

—Tu dis que ton sac contenait alors des morceaux d'or et d'argent. C'est certain ?

—Oui, deux lingots gros comme le poing.

—Où as-tu obtenu ces lingots ?

—Le lingot d'or, je l'ai reçu de M. Pyon, un riche du village

de Pamnamu, et le lingot d'argent, de M. Hwang, un autre riche habitant du village de Paenamu.

Le préfet ordonna qu'on amène sans tarder ces témoins.

Le riche Pyon déposa le premier :

—C'est vrai que je lui ai donné un morceau d'or gros comme le poing. Le riche Hwang déclara sans sourciller :

—Oui, moi aussi, je lui ai donné un morceau d'argent.

Ces deux témoins étaient de connivence avec le voyageur qui voulait inculper le paysan de vol afin de lui arracher des biens et de les partager ensuite entre eux.

Le préfet, qui en était dupe, réprimanda le paysan :

—Avoue en toute franchise tes fautes ! Où as-tu caché ces lingots ?

L'accusé eut le vertige. Il ne savait pas à quels saints se vouer : comment démontrer son innocence ? C'était un complot de trois complices, et il lui était difficile de s'en débarrasser. Le pis était que le préfet était du côté des malfaiteurs.

Le paysan fut emprisonné. Les villageois ne purent laisser faire cela. Ils affluèrent au siège de la préfecture.

Le doyen supplia le préfet :

—Quant au détenu, sa famille vit depuis des générations dans notre village. Jamais il n'a touché à un objet d'autrui, c'est vrai. On souhaite que vous vous en rendiez compte et fassiez une enquête sur l'affaire.

Le préfet hésita à punir sur-le-champ le coupable. Alors

Koedong-i se présenta devant le mandarin et lui demanda la permission de rendre justice lui-même dans cette affaire.

Il trouva incongrue la requête de ce garçon désinvolte, mais ne put la repousser, en tant que notable, en présence des villageois.

« Hum, on verra ce qu'il fait, se dit-il. S'il échoue, on lui secoue les puces. »

Il déclara :

–J'ai oui-dire que tu es intelligent. Vas-y. Mais en cas d'échec, on t'écroue, toi aussi, sache-le.

Koedong-i devint le « juge ». Il écouta attentivement l'accusateur et les témoins, puis ordonna qu'on les enferme séparément, dans des cellules individuelles. Sur ce, il sortit et revint avec une grosse boule d'argile.

En la montrant au mandarin et aux villageois, il dit :

–Maintenant je vais faire façonner les simulacres en argile de lingot d'or et de lingot d'argent, le donneur sur le modèle de ce qu'il a donné, et le receveur, sur celui de ce qu'il a reçu. S'ils ont dit la vérité, les boules qu'ils auront faites se ressembleront. Sinon, elles seront différentes l'une de l'autre. Est-ce vrai, Mr. le préfet ?

Le mandarin fit un signe de tête affirmatif. Mais, il espérait encore que le paysan était un vrai voleur. Il souhaitait qu'il le fût absolument, car une fois ces trésors récupérés, il pourrait en soutirer, au moins une moitié, comme pot-de-vin.

Koedong-i donna de l'argile à chacun des détenus, avec un ordre strict.

Quelque temps après, on ramassa les boules qu'ils avaient faites. On s'étonna que leurs formes et grosseurs fussent tout à fait différentes. Celles de l'accusateur étaient plates et rondes, celle de Pyon, oblongue et celle de Hwang, carrée.

–Voyez ça messieurs, dit *Koedong-i* à l'assistance, est-il possible qu'elles soient aussi différentes ? Ces vrais filous ont pu s'entendre en paroles, mais nullement sur la forme des lingots imaginaires ! Maintenant, c'est à notre honorable préfet de prononcer la sentence et je me retire, moi.

Il jeta les mottes d'argile par terre et s'éloigna gaillardement. Les comploteurs furent punis et le paysan, relâché.

5. L'âne « vu » par *Koedong-i*

Un jour, *Koedong-i* se mit en route seul pour aller chez sa grand-mère maternelle. Il était juché sur un monticule, regardant attentivement les bords de la route, quand un homme vint à sa rencontre, en haletant. L'homme cherchait son âne qui s'était enfui en rompant sa bride.

–Hé, n'as-tu pas vu un âne en venant jusqu'ici ? dit-il à l'enfant.

Chargé peut-être d'un petit sac de chanvre contenant des grains d'orge ? demanda *Koedong-i* en clignotant.

–N'est-ce pas une bête borgne à gauche et qui boite à droite ?
 –Oui, exact. C'est mon âne. Où l'as-tu vu ?
 –Mais je ne l'ai pas vu.
 –Hein ? que dis-tu là ? Tu connais mon âne, mais tu dis que tu ne l'as pas vu, est-ce raisonnable ?
 –Je vous répète que je ne l'ai pas vu de mes propres yeux.
 –Dis donc ! C'est toi peut-être qui as caché ma bête.
 –Oh là là ! Je vous dis que je ne l'ai pas remarqué !
 Plus le garçon insistait, plus il semblait suspect à l'homme. Finalement, le propriétaire de l'âne l'accusa de vol et le traduisit devant le juge, au tribunal.
 Ayant écouté les accusations, le juge fut persuadé que l'enfant avait volé l'âne. Et il interrogea d'une voix grave :
 –Dis-moi franchement. Eh bien, as-tu vu l'âne ou non ?
 L'enfant répondit carrément, sans la moindre crainte :
 –Monsieur le juge, je ne suis pas aveugle. J'ai reconnu l'âne à ses empreintes laissées sur le chemin. En les regardant de près, j'ai remarqué que les traces d'un de ses sabots droits étaient peu profondes et petites par rapport à celles de ses jambes gauches. Et j'ai compris que la bête boitait sur une de ses jambes droites. Chemin faisant, j'ai remarqué encore qu'elle n'a brouté que les herbes qui poussent sur les bords droits du sentier. Cela prouve qu'elle a perdu l'œil gauche. Et plus loin, j'ai vu quelques effilochures collées sur les branches d'un arbre. J'ai pensé que la bête s'était frottée le corps contre l'arbre, sous lequel

quelques grains d'orge étaient dispersés. J'ai donc compris que le sac que portait l'âne était tout usé. Monsieur le juge, la bête s'éloigne de plus en plus pendant notre bavardage.

Ni le juge ni le plaignant n'avaient quoi que ce soit à dire.

L'instant d'après, le juge s'adressa au plaignant :

–Hé, pourquoi restes-tu encore planté là ? Dépêche-toi. Va chercher ton âne ailleurs.

–Oui... Entendu...

Sur ce, l'homme se retira en faisant des courbettes.

Koedong-i, qui avait failli être pris comme voleur, sortit de la salle du tribunal et reprit son chemin.

6. « Voilà maintenant *munphungji* qui tremble ! »

La réputation de *Koedong-i* se répandit jusqu'aux pays voisins et même éloignés de la Corée.

A l'automne tardif, le roi d'un pays voisin dépêcha à son homologue coréen un envoyé, qui transmet sa requête instantane demandant de lui envoyer *Koedong-i*, garçon intelligent, pour qu'il aide à la capture du voleur qui lui avait dérobé la couronne royale.

Le roi coréen convoqua aussitôt *Koedong-i* dans son palais et lui ordonna de partir pour le pays voisin.

Koedong-i ne put que se conformer à la consigne du roi.

Avant de se mettre en route, il fit repartir le messenger en

lui demandant de faire courir, de retour chez lui, le bruit qu'un détective intelligent arriverait bientôt du pays voisin, la Corée.

Quelques jours après, il partit. Il s'arrêta un moment dans son village natal. Ses parents étaient fort inquiets. Le père s' alarma :

–Impossible que tu réussisses à l'étranger !

–Papa, ne vous en faites pas tant. J'ai déjà une idée. Je suis sûr de pincer le voleur.

–Quelle idée ?

–A l'envoyé étranger qui est parti avant moi, j'ai demandé de faire courir le bruit, dans son pays, que j'arriverais à sa suite.

–Et pourquoi cela ?

–Pour que le voleur se présente à ma rencontre. Il se tiendra sûrement au premier rang de ceux qui viendront m'accueillir. Car il doit s'intéresser à celui qui vient le capturer. C'est pourquoi j'ai...

L'enfant ne termina pas sa phrase car le père fit un signe de tête qui signifiait qu'il comprenait la suite.

Il promena un regard circulaire autour de lui pour savoir s'il n'était pas entendu par d'autres, puis reprit à voix basse :

–Père, j'ai une chose à vous dire. Après mon départ, vous ferez ceci à tel jour, à telle heure...

Sur ce, il chuchota quelques mots à l'oreille de son père. Celui-ci fit encore un signe de tête. Il reconduisit son fils jusqu'à l'orée du village et lui dit :

–Ecoute-moi, *Koedong-i*. L'homme ne doit pas oublier sa

patrie, où qu'il se laisse enterrer. Tu ne dois donc pas oublier notre beau pays où tu es né, en tout temps et en tout lieu. Veille sur ta santé.

–Merci, papa. Au revoir.

Le garçon fit une grande révérence à son père et quitta son village natal.

Il poursuivit sa route, pendant quelques jours, tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt en bateau. Il arriva enfin au palais royal du pays voisin. Comme prévu, une foule nombreuse était sortie à la nouvelle de son arrivée.

Koedong-i adressa son salut à la foule et examina scrupuleusement les dignitaires qui étaient rangés au premier rang.

« Qui est voleur ? se demanda-t-il. Ce type-là, qui a les yeux bien fendus ? Non, c'est peu probable. Il ne faut pas juger l'arbre sur l'écorce. Et celui-là qui me sourit malicieusement ?... »

Il s'efforça d'apprendre tous ces personnages par cœur, en se dirigeant vers le palais royal.

A peine fut-il arrivé que le roi lui demanda dans combien de temps il pourrait revoir sa couronne perdue.

–Une quinzaine de jours tout au plus, sire, répondit *Koedong-i*.

Tout l'entourage du roi fut étonné : « Sait-il déjà où est le voleur ? Il doit être aussi perspicace qu'on le disait. »

Koedong-i s'installa dans une dépendance isolée de l'arrière-cour du palais et il se mit au travail. Mais qu'était ce travail ? Ce

n'était que de flâner dans l'enclos du palais ou de recevoir en audience ceux qui venaient le voir.

Les trois premières nuits, il fit renforcer la garde de sa résidence et allumer de grandes bougies autour d'elle, puis il se coucha tôt et se leva tard.

Le quatrième jour, il pensa : « Ce soir, il ne manquera pas d'apparaître, ce voleur. Qui se sent galeux se gratte. Il s'impatiente, voudra savoir ce que je fais. Ou bien, il peut intriguer pour me tuer... »

La nuit venue, il fit se retirer tous les gens de garde, éteindre les bougies et se cacha dans un coin de la chambre, l'esprit tendu.

Au dehors, un silence de mort régnait sous la faible clarté de la lune. Pas un souffle de vent, au point que pas un arbre ne frémissait dans la cour. Plus la nuit avançait, plus les alentours devenaient silencieux.

Minuit était passé depuis longtemps quand des bruits de pas prudents se firent entendre.

Koedong-i parvint d'un bond à la fenêtre par laquelle il regarda dans la cour. A l'instant, il aperçut une silhouette noire s'approcher à pas feutrés et se coller à la porte. L'esprit tendu, il scruta l'ombre. La démarche de l'intrus lui semblait familière.

« Où ai-je vu ce type-là ? Ah oui, une de pareille physionomie était parmi celles des dignitaires venus m'accueillir, à mon arrivée ! »

Il se rappela soudain un visage qui arborait un sourire malicieux en lui souhaitant la bienvenue. C'est bien lui ! Mais il ne put le reconnaître parfaitement parce que l'homme se trouvait dans la pénombre, occupé à regarder l'intérieur de sa chambre.

Le lendemain, *Koedong-i* alla voir le roi et lui dit en présence de plusieurs dignitaires :

–Sire, excusez-moi de vous annoncer que, hier soir, le voleur est passé près de la porte de ma chambre, mais que je n'ai pu le capturer trop occupé à m'inquiéter de ma famille.

–De ta famille ? Que lui est-il arrivé ?

–Hier soir, un incendie s'est déclaré près de la cheminée de notre maison. Mon père, en rentrant de chez son voisin, a eu la chance de le découvrir à son début. La maison a failli brûler entièrement.

–Quoi ? Tu sais tout ce qui se passe chez toi, à des milliers de lieues d'ici ?

–Oui. Si vous ne me croyez pas, vous pouvez vous en informer. Je jure de retrouver votre couronne dans quelques jours, et ne vous inquiétez pas tant.

Ce disant, *Koedong-i* promena un regard furtif sur les dignitaires et l'arrêta sur l'homme qu'il soupçonnait.

L'autre, subitement cramoisi, détourna la tête et fit semblant de regarder ailleurs.

« Ah, te voilà, voleur, sans aucun doute ! » se dit le garçon.

Mais il feignit de ne l'avoir pas remarqué et se retira dans sa chambre, faisant bonne contenance.

Le roi, de son côté, envoya un homme, bon marcheur et bon cavalier, espionner le village natal de *Koedong-i*, avec mission de rechercher s'il avait dit la vérité.

L'espion confirma l'incendie qui avait été étouffé à son début. Il ne pouvait en être autrement, car c'était ce qu'avait conspiré le garçon avec son père, avant de se mettre en route.

Après ce récit, les bruits coururent qu'il avait une vue perçante.

Dix jours s'étaient écoulés depuis son arrivée dans ce pays. Entre temps, il parvint à connaître le nom du voleur, mais il ne le dénonça pas tout de suite et attendit qu'il se dévoilât lui-même.

Une nuit où les feuilles de paulownia de la cour tombaient emportées par le vent, *Koedong-i* passa exprès un long moment à se promener et rentra tard dans sa chambre.

Au moment où il en franchissait le seuil, le vent souffla et le papier collé sur les fentes d'une fenêtre ronfla.

Juste à propos, *Koedong-i* cria d'une voix sourde, en se frappant le genou :

—Voilà maintenant *munphungji* (le papier du calfeutrage en coréen) qui tremble !

Alors la porte de derrière s'ouvrit brusquement et le dignitaire en question entra à quatre pattes en tremblant

de peur. C'était lui qui avait dérobé la couronne royale. Il s'appelait Mun Phung Ji.

Genoux en terre, il demanda pardon à *Koedong-i*.

—Hum, je savais dès le premier jour que tu avais dérobé la couronne royale, mais toi, pourquoi as-tu tardé à te déclarer ? gronda le garçon.

—Mille pardons, je mérite la mort. De grâce, pardonnez moi. Je ne serai plus fautif. Ayez pitié de moi et de ma famille !

Le dignitaire voleur suppliait, les larmes aux yeux.

Koedong-i décida de suivre le conseil des ancêtres lesquels prônaient de ne pas couper la tête du criminel qui se repent, même s'il mérite la peine capitale.

Il le menaça, s'il recommençait, de ne plus être pardonné et conseilla d'accrocher dans la nuit, à la dérobée, la couronne royale sur une branche de paulownia de l'arrière-cour.

Mun Phung Ji ne se le fit pas dire deux.

Ainsi, la couronne royale fut récupérée grâce à *Koedong-i*.

Imprimé en République populaire démocratique de Corée

N° 30646



Pyongyang, Corée
1993

